

CHAP. 7 : LE NÉOLITHIQUE MOYEN.

7.1. TERMINOLOGIE, CHRONOLOGIE.

Pendant très longtemps le Néolithique moyen dans son ensemble a paru se réduire pour notre région à une culture, le Chasséen, baptisé d'après le site de Chassey-le-Camp en Saône-et-Loire. Idéalement situé entre Santenay, Mercurey et Rully, ce site paraît pourtant un peu excentré par rapport aux régions où le Chasséen est le plus représenté, la Provence, la basse vallée du Rhône et le Languedoc oriental, la plaine de l'Aude et la vallée de la Garonne. C'est sans doute par là, dans le Midi, qu'il faut chercher son origine, même si c'est en Bourgogne qu'on l'a défini. Au demeurant, à Chassey même, on qualifie souvent aujourd'hui le Chasséen de Néolithique moyen bourguignon (NMB)¹.

Sur certains sites méridionaux par ailleurs, et spécialement en Languedoc, avant un Chasséen ancien, Chasséen vrai ou Chasséen classique, on lisait clairement ses prémisses. On parlait alors de pré-Chasséen entre 4.800/4.700 et 4.500/4.400 avant notre ère. Vers son terme enfin, dans sa phase récente, on convenait que le Chasséen se diluait dans plusieurs faciès régionaux².

En 2004, les auteurs de "Vaucluse préhistorique" esquisaient trois groupes chasséens dont deux étaient représentés dans le Luberon ou sur ses marges : le premier qui incluait les structures

¹ Voir par exemple J. Linton, J. Affolter, C. Sestier, Des lames en silex rubané tertiaire de la collection des fouilles anciennes du Camp de Chassey (Saône-et-Loire) ds *Revue Archéologique de l'Est*, 57, 2008, pp. 5-20, ici p. 15.
En ligne : <https://journals.openedition.org/rae/1923>

² En dernier lieu, pour cette région, voir C. Georjon Cathy, V. Léa, Les styles céramiques du Néolithique moyen en Languedoc oriental, caractérisation et premières comparaisons avec la périodisation des industries lithiques taillées, ds *Gallia Préhistoire*, 55, 2013. pp. 31-71, ici pp. 53-58.
En ligne : https://www.persee.fr/doc/galip_0016-4127_2013_num_55_1_2499

6, 8 des Martins à Roussillon¹ et le deuxième qui regroupait la Baume des Enfers, la Grande Grotte de Vidauque, la structure 137 des Martins et le site de Claparouse à Lagnes².

A l'issue cependant d'une double sériation effectuée en 2011, le Chasséen a un peu perdu son statut de culture de référence³. Des ruptures typologiques ont en effet été mises en évidence après le Néolithique moyen ancien ou Chasséen ancien, et elles semblent importantes. Mais elles ne peuvent occulter complètement un "air de famille" porté notamment par les qualités de la céramique qui l'ont fait reconnaître depuis longtemps comme chasséenne - et l'on continue ainsi souvent d'utiliser le terme de Chasséen récent pour le Néolithique moyen récent.

7.1.1. Entre 4.700 et 4.400 BC, le pré-Chasséen.

Selon la sériation de 2011 le pré-Chasséen en tout cas serait très rare en Provence : Il se réduirait pratiquement à la Baume de Fontbrégoua à Salernes. Entre 4.700 et 4.400 avant notre ère, ses auteurs n'ont pas hésité à parler d'un *hiatus* culturel dont l'origine demeure inconnue⁴. En fait, il y a sans doute en Provence un problème d'attribution du matériel. Grâce à ses caractéristiques, la poterie du Néolithique moyen est assez facile à reconnaître. On peut donc afficher un nombre impressionnant de sites qui en ont livré. Mais bien souvent il ne s'agit que de quelques tessons ou de pièces trop fragmentées pour que l'on puisse les rattacher à l'une ou l'autre des séquences qui ont pu être définies. En outre, parfois, les descriptifs sont anciens et le mobilier perdu. C'est le cas à la Baume de Luce, dans les gorges du Régalon à Cheval-Blanc, où C. Cotte n'avait trouvé qu'un grattoir moustérien et quelques tessons "énéolithiques" où "la forme carénée est ordinaire"⁵. Enfin, lorsqu'il s'agit de sites plus importants, dont le mobilier aurait pu être étudié, celui-ci a souvent été dispersé, égaré, ou bien se trouve dans des collections privées où il n'est pas accessible... Dans tout le Midi, de l'Aude à l'Isère et aux Alpes-Maritimes la sériation de 2011 n'a donc pu prendre en compte que 25 sites, alors que rien que dans le Vaucluse on en recense au minimum 70 (et probablement bien plus). En fait, J. Courtin l'avait déjà relevé en 1976, M. Pacard l'a réaffirmé en 1982, et les auteurs de "Vaucluse préhistorique" en 2004, le Néolithique moyen est partout⁶. Le problème, c'est de parvenir à attribuer les vestiges à un style et à une séquence précise, surtout lorsqu'il s'agit de sites n'ayant livré que quelques pièces.

¹ Ils y avaient adjoint la structure 39 des Martins que la sériation de 2011 a rattachée au type du Mourre de la Barque (Néolithique récent) : S. van Willigen, A. D'Anna, S. Renault et J.-P. Sargiano, Le Sud-Est de la France entre 4400 et 3400 avant notre ère. Sériation céramique et outillage lithique, ds Préhistoires Méditerranéennes, 2, 2011, Varia, pp. 2-52, ici p. 36.

En ligne : <https://journals.openedition.org/pm/601>

² V. Léa, C. Georjon, C. Lepère, I. Sénépart, E. Thirault (avec la collaboration de A. Carry, M. Grenet, B. Gassin, L. Bouby, C. Devalque, L. Garaix), Chasséen vaclusien, qui es-tu ? ds J. Buisson-Catil, A. Guilcher, C. Hussy, M. Olive, M. Pagni (dir.), Vaucluse préhistorique, Avignon, Barthélémy, 2004, p. 164-200, ici p. 198.

³ S. van Willigen, A. D'Anna, S. Renault et J.-P. Sargiano, Le Sud-Est de la France entre 4400 et 3400 avant notre ère. Sériation céramique et outillage lithique, p. 39.

⁴ S. van Willigen, A. D'Anna, S. Renault et J.-P. Sargiano, Le Sud-Est de la France entre 4400 et 3400 avant notre ère. Sériation céramique et outillage lithique, ds Préhistoires Méditerranéennes, 2, 2011, Varia, pp. 2-52, ici p. 38. Plus ponctuellement, J. Battentier, S. Thiébault, D. Binder, I. Théry-Parisot, A. Carré, C. Delhon, L'abri Pendimoun (Castellar, Alpes-Maritimes), nouvelles données sur l'évolution du couvert forestier et l'exploitation du milieu au Néolithique (5800-2000 ans cal. BCE), ds Quaternaire, 26, 4, 2015, pp. 279-292, ici p. 282.

En ligne : <https://journals.openedition.org/quaternaire/7417>

⁵ V. Cotte, La Provence Pléistocène, 1924, livre 3 p. 61 (aimable communication de G. Pachoud).

⁶ J. Courtin, Les civilisations néolithiques en Provence, ds J. Guilaine (dir.), La préhistoire française, Tome II, Les civilisations néolithiques et protohistoriques de la France, C.N.R.S., 1976, pp. 255-266, ici p. 259. - M. Pacard, Etat de la recherche préhistorique en Vaucluse, ds Etudes vaclusiennes, XXVII, 1982, pp. 13-19, ici p. 17. - V. Léa, C. Georjon, C. Lepère, I. Sénépart, E. Thirault (avec la collaboration de A. Carry, M. Grenet, B. Gassin, L. Bouby, C. Devalque, L. Garaix), Chasséen vaclusien, qui es-tu ? ds J. Buisson-Catil, A. Guilcher, C. Hussy, M. Olive, M. Pagni (dir.), Vaucluse préhistorique, Avignon, Barthélémy, 2004, p. 164-200, ici p. 165.

Lorsqu'on peut l'individualiser, le matériel lithique peut se révéler significatif. Il est en effet très important en Provence au Néolithique moyen grâce à la présence d'immenses gisements de silex bédouliens, blonds ou miel, qui ont été largement mis en exploitation. Ainsi, dans le Luberon ou sur ses marges, par comparaison avec la Baume de Fontbrégoua, certains tranchets pourraient déjà fournir quelques sites supplémentaires au Chasséen ancien - voire au pré-Chasséen... - aussi bien sur le site de Claparouse (à 1,2 km au sud de Lagnes) que sur celui de la Bladayre (à 1,5 km à l'ouest de Gargas) ou encore de la Petite Verrerie (à 2,6 km au sud de Roussillon)¹. Mais c'est un catalogue exhaustif des sites et de leur période(s) d'occupation qu'il faudrait dresser, de la typologie aussi - et pour les raisons énumérées ci-dessus, il est pour le moment encore impossible de le faire.

7.1.2. Entre 4.400 et 4.000 BC, le Chasséen vrai, ou Néolithique moyen du type Chassey.

Les choses changent en tout cas pendant la séquence suivante. Vers 4.400 avant notre ère, se développe un ensemble ou style ayant suffisamment de points communs avec le Chasséen reconnu à Chassey pour pouvoir être qualifié de Chasséen vrai, ou plus récemment (en 2011) de Néolithique moyen de type Chassey². On pourrait aussi le qualifier de Chasséen ancien³. On l'a identifié ici ou là en Provence ainsi qu'en Languedoc. C'est notamment le cas sur les marges du Luberon à la grotte du Mourre de la Barque à Jouques (dont le gisement a été découvert en 1992 dans une des falaises du défilé de Mirabeau) et sur le site des Bagnoles (à 2,5 km au sud-ouest de l'Isle-sur-la-Sorgue, mis au jour en 2006)⁴. Encore une fois l'absence de catalogue assez détaillé pour sérier les sites par périodes ne permet malheureusement pas d'aller beaucoup plus loin. Mais le peuplement semble pourtant s'accroître. Ce serait donc à cette séquence - et plus encore sans doute à la suivante - que l'on pourrait imputer le gros des sites répertoriés. Car ce Chasséen vrai (que l'on appelle encore Chasséen ancien ou Chasséen classique)⁵ ne recouvre pas tout le reste du Néolithique moyen, loin s'en faut.

¹ V. Léa, C. Georjon, C. Lepère, I. Sénépart, E. Thirault, Chasséen vaclusien, qui es-tu ? p. 182.

² S. van Willigen, A. D'Anna, S. Renault et J.-P. Sargiano, Le Sud-Est de la France entre 4400 et 3400 avant notre ère. Sériation céramique et outillage lithique, ds *Préhistoires Méditerranéennes*, 2, 2011, Varia, pp. 2-52, ici pp. 22-28 et 39.

En ligne : <https://journals.openedition.org/pm/601>

³ Par opposition à la séquence suivante qui voit l'éclatement de ce Chasséen vrai, relativement unitaire, en nombreux faciès régionaux.

⁴ Mourre de la Barque : S. Renault Stéphane, J.-R. Bourhis Jean-René, V. Forest, F. Magnin, X. Margarit, V. Mistrot, S. Thiébault, J.-D. Vigne Jean-Denis, N. Weydert, Les niveaux de l'Age du bronze du Mourre de la Barque à Jouques (Bouches-du-Rhône), Première analyse du mobilier et reconstitution paléoenvironnementale, ds *Documents d'Archéologie Méridionale*, 19, 1996. pp. 33-56.

S. van Willigen, A. D'Anna, S. Renault et J.-P. Sargiano, Le Sud-Est de la France entre 4400 et 3400 avant notre ère, Sériation céramique et outillage lithique, Annexe 1A, Catalogue des sites pris en compte dans la sériation, ds *Préhistoires Méditerranéennes*, 2, 2011, Varia, pp. 5-6.

En ligne : <https://journals.openedition.org/pm/692?file=1>

Les Bagnoles : J.-P. Sargiano, S. Van Willigen, A. D'Anna, S. Renault, K. Hunger, M. Woerle-Soares, R. Gaday, Les Bagnoles à l'Isle-sur-la-Sorgue (Vaucluse), Aspects nouveaux dans le Néolithique moyen du midi de la France, ds *Gallia Préhistoire*, 52, 2010. pp. 193-239.

En ligne : https://www.persee.fr/doc/galip_0016-4127_2010_num_52_1_2473

S. van Willigen, A. D'Anna, S. Renault et J.-P. Sargiano, Le Sud-Est de la France entre 4400 et 3400 avant notre ère, Sériation céramique et outillage lithique, Annexe 1A, Catalogue des sites pris en compte dans la sériation, ds *Préhistoires Méditerranéennes*, 2, 2011, Varia, p. 2.

En ligne : <https://journals.openedition.org/pm/692?file=1>

⁵ Par exemple S. Bréhard, Le complexe chasséen vu par l'archéozoologie, révision de la dichotomie Nord-Sud et confirmation de la partition fonctionnelle au sein des sites méridionaux, ds *B.S.P.F.*, 108, 1, 2011, pp. 73-92.

En ligne : https://www.persee.fr/doc/bspf_0249-7638_2011_num_108_1_13994

7.1.3. Entre 4.000 et 3.700 BC, le Néolithique moyen du type de La Roberte.

Vers 4.000 avant notre ère, il évolue vers un autre ensemble culturel, qualifié en 2011 de type (ou style) de La Roberte, du nom d'un site de Châteauneuf-du-Rhône (entre Montélimar et Donzère) où il est bien représenté¹. On pourrait le considérer comme l'un des faciès régionaux que l'on avait jadis identifiés à la suite du Chasséen ancien et qui caractérisaient le Chasséen récent. La répartition du type de La Roberte en effet est beaucoup moins étendue que celle de ce Chasséen ancien que l'on appelle aussi à présent Chasséen vrai.

Dans le Luberon, le type de La Roberte a été reconnu sur le site de plein air des Martins (structure 137) à 2 km à l'ouest de Roussillon². Il recouvrirait donc en gros le deuxième groupe défini en 2004 dans l'ouvrage "Vaucluse préhistorique". Les grottes de la Baume des Enfers, la Grande Grotte de Vidauque, ainsi qu'une couche du site de Claparouse à Lagnes (que la sériation de 2011 n'a pas pris en compte) se rattacheraient au style de La Roberte³. On l'a vu plus haut, le dernier de ces sites (Claparouse) a également livré du matériel lithique considéré comme relevant du Néolithique moyen ancien (Chasséen vrai).

7.1.4. Entre 3.700 et 3.400 BC, un Néolithique récent.

Enfin, la séquence qui court entre 3.700 et 3.400 BC suscite encore de nombreuses questions. Sans doute moins fournie en sites que les deux précédentes, surtout dans sa deuxième partie, elle a souvent été considérée comme un Néolithique récent servant de transition entre le Néolithique moyen et le Néolithique final. Dans la région, elle abriterait au moins deux faciès, présents tous deux dans le Luberon - mais dont la répartition précise, tant géographique que chronologique, reste à faire.

Le premier de ces faciès a été qualifié en 2011 de type (ou style) du Mourre de la Barque par référence à la grotte du défilé de Mirabeau déjà signalée plus haut pour son occupation pendant le Néolithique moyen de type Chassey (Chasséen vrai). Dans le Luberon ou sur ses marges, outre la grotte du Mourre de la Barque à Jouques, ce style a été identifié sur plusieurs sites de plein air, aux Martins à Roussillon (structures 39 et 63), à Salagon au sud-ouest de Mane, et à la Clède-Giropey à 1 km environ à l'est de Lurs⁴.

¹ S. van Willigen, A. D'Anna, S. Renault et J.-P. Sargiano, Le Sud-Est de la France entre 4400 et 3400 avant notre ère. Sériation céramique et outillage lithique, ds *Préhistoires Méditerranéennes*, 2, 2011, Varia, pp. 2-52, ici pp. 30-33 et 39.

En ligne : <https://journals.openedition.org/pm/601>

² S. van Willigen, A. D'Anna, S. Renault et J.-P. Sargiano, Le Sud-Est de la France entre 4400 et 3400 avant notre ère, Sériation céramique et outillage lithique, notamment p. 30.

V. Léa, C. Georjon, C. Lepère, I. Sénépart, E. Thirault (avec la collaboration de A. Carry, M. Grenet, B. Gassin, L. Bouby, C. Devalque, L. Garaix), Chasséen vauclusien, qui es-tu ? ds J. Buisson-Catil, A. Guilcher, C. Hussy, M. Olive, M. Pagni (dir.), *Vaucluse préhistorique*, Avignon, Barthélémy, 2004, p. 164-200, ici p. 180.

C. Gilabert, Les structures en creux dans le Néolithique final provençal, synthèse et approche méthodologique, ds A. Beeching., I. Senepart. (dir.), *De la maison au village, l'habitat néolithique dans le Sud de la France et le Nord-Ouest méditerranéen*, Mémoires de la Société préhistorique française, 48, 2009, p. 285-300.

Plus généralement, sur le site, A. Caraglio, Entre Provence et Catalogne, Approche comparative des dynamiques d'implantation des habitats à la fin du IIIe millénaire av. n.è., *Memoire de Master 2, Archeologie et Histoire de l'Art, Option Préhistoire*, Université de Provence Aix-Marseille 1, 2010, Volume 2 (catalogue), n° 93.

En ligne : https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-00554854/file/Caraglio_2010_Volume_2_Catalogue.pdf

³ V. Léa, C. Georjon, C. Lepère, I. Sénépart, E. Thirault (avec la collaboration de A. Carry, M. Grenet, B. Gassin, L. Bouby, C. Devalque, L. Garaix), Chasséen vauclusien, qui es-tu ? pp. 172-174, 177.

⁴ S. van Willigen, A. D'Anna, S. Renault et J.-P. Sargiano, Le Sud-Est de la France entre 4400 et 3400 avant notre ère, Sériation céramique et outillage lithique, notamment pp. 34-37.

A Jouques, le style du Mourre de la Barque connaît cependant deux phases bien nettement marquées. Les structures 39 et 63 des Martins à Roussillon relèvent de la plus ancienne. Il n'est pas exclu que la seconde phase identifiée au Mourre de la Barque soit contemporaine du second faciès du Néolithique récent.

Ce second faciès a été défini à la grotte Goulard à Ménerbes, sous le rebord méridional du plateau sommital du petit Luberon, à 4 km environ au sud du village à vol d'oiseau. Il paraît plus tardif : il recèle de nombreux éléments que l'on retrouvera au Néolithique final ancien - alors que celui du Mourre de la Barque, au moins dans sa première phase (structures 39 et 63 des Martins) fait encore intimement référence au Néolithique moyen. A la grotte Goulard, ce faciès a été daté assez précisément entre 3.540 et 3.380 BC.

Exclus de la sériation de 2011 parce qu'il ne s'agit pas d'ensemble clos, les sites des Ribauds, des Juilleras, du Duc (tous trois à Mondragon) et de la Blaoute (Crillon-le-Brave) - qui formaient le troisième groupe du Néolithique moyen reconnu en 2004¹ - pourraient relever du style du Mourre de la Barque, mais avec des variantes. Leur rattachement à l'une ou l'autre phase de ce style s'avérait en tout cas impossible en 2011. Il pourrait également s'agir d'un troisième faciès plus septentrional.

En 2004, ces sites un peu plus septentrionaux étaient encore considérés comme représentatifs d'un Chasséen final. Mais on assimilait alors tout le Néolithique moyen au Chasséen. Aujourd'hui les choses ont bien changé - et ce n'est sans doute pas fini.

Bien qu'il soit aujourd'hui parfois contesté, j'ai choisi pour ma part de continuer à individualiser la séquence 3.700-3.400 BC sous le terme de Néolithique récent (bien qu'il soit parfois contesté) - ceci pour tenir compte d'une part de l'unité perçue au Mourre de la Barque entre les deux phases de ce style, et d'autre part de l'émergence de traits spécifiques au Néolithique final perceptible à la grotte Goulard². Période de transition, ce Néolithique récent sera repris dans le chapitre suivant, mais il m'a paru indispensable de le placer également ici du fait des liens qu'on lui a longtemps reconnus avec le Chasséen et qu'il entretient effectivement avec le Néolithique moyen, au moins à ses débuts.

7.2. CLIMAT ET VÉGÉTATION.

Le Néolithique moyen s'inscrit pour une bonne partie dans une séquence marquée par un caractère atlantique bien affirmé, caractérisé par des températures élevées (1,5° à 2°C voire 2,5° C de plus que les températures des années 1970)³ ainsi que des pluies fréquentes, régulières, le plus souvent dépourvues de toute violence.

¹ V. Léa, C. Georjon, C. Lepère, I. Sénépart, E. Thirault (avec la collaboration de A. Carry, M. Grenet, B. Gassin, L. Bouby, C. Devalque, L. Garaix), Chasséen vaclusien, qui es-tu ? p. 198.

² O. Lemerrier, C. Gilibert, Approche chronoculturelle de l'habitat de la fin du Néolithique en Provence, ds A. Beeching, I. Sénépart (dir.), De la Maison au village, L'habitat Néolithique du sud de la France et du nord-ouest méditerranéen, Actes de la table ronde de Marseille, 23-24 mai 2003, Paris, Mémoires de la Société Préhistorique Française, XLVIII, 2009, p. 255-266, ici p. 257.

³ J.-F. Berger, Les changements climato-environnementaux de l'Holocène ancien et la néolithisation du bassin méditerranéen, ds J.-P. Demoule (dir.), La révolution néolithique dans le monde, Paris, INRAP CNRS, 2009, pp. 121-144, ici p. 124 (2° C de plus que l'actuel en 2009).

En ligne : https://www.academia.edu/3433035/Les_changements_climato-environnementaux_de_l_Holoc%C3%A8neancien_et_la_n%C3%A9olithisation_du_bassin_m%C3%A9diterran%C3%A9en

Comme au Mésolithique récent et au Néolithique ancien (après la péjoration axée sur 5.350 avant notre ère)¹ les fonds de vallée devaient être fréquemment occupés par de vastes zones marécageuses et spongieuses qui s'étaient formées par accumulation de débris végétaux de toutes tailles². Ces formations étaient sans doute assez proches de celles ayant produit les tourbières des zones alpines ou océaniques (telles que l'Irlande). Elles se sont toutefois révélées beaucoup moins pérennes puisqu'elles n'ont guère dépassé ici les séquences à caractère atlantique, et qu'il en reste seulement aujourd'hui quelques traces fossiles. Dans le Luberon, cette approche pourrait bien recouper certaines observations effectuées jadis ici ou là, par exemple à la Virginière-Marican près de Lumières dans la vallée du Calavon, et qui ont été confirmées ensuite ici ou là, dans le vallon du Laval à Cadenet par exemple en amont du resserrement de Serre-Malconseil³. En même temps elle illustre parfaitement l'image d'un environnement se construisant en permanence, couche sur couche, de manière intrinsèque, à partir de ses propres éléments - lorsqu'aucune modification des conditions naturelles ne vient bouleverser les choses.

Ici ou là, justement, l'homme semble avoir laissé des traces. Aux abords des sites qu'il a fréquentés et où l'on a recueilli pollens et charbons de bois, on note durant le Néolithique moyen une augmentation importante de la proportion de chênes "méditerranéens", sempervirents (chênes verts et chênes kermès)⁴, aux dépens semble-t-il des pins d'Alep et de la diversité des espèces à feuillage caduc qui prévalait jusqu'alors⁵. Seuls les chênes caducs ont semble-t-il bien résisté à ce mouvement. Mais il est probable que l'homme utilisait leur feuillage pour

¹ J.-F. Berger, Les changements climato-environnementaux de l'Holocène ancien et la néolithisation du bassin méditerranéen, pp. 131, 132, 138, 142 (pour 5.350 BC). Dans le même article on trouve cependant aussi 5.550 et 5.200 BC (p. 126), 5.600-5.300 BC et 5.450-5.350 BC (p. 127) cette dernière estimation étant couplée avec une autre à 5.250-5.100 BC...

² E. Bonifay en a repéré une très vaste dans la dépression fermée de Cuges (Bouches-du-Rhône), qui occupait toute la partie sud-ouest de la plaine. Des habitats préhistoriques (qualifiés de Chalcolithique à l'époque) ont été reconnus sur la rive orientale du lac : E. Bonifay, Les formations quaternaires et les stations préhistoriques de la plaine de Cuges (Bouches-du-Rhône), ds Bulletin du Muséum d'Histoire Naturelle de Marseille, XII, 1952, pp. 125-134. - Egalement J. Courtin, Le Néolithique de la Provence, Mémoires de la Société Préhistorique Française, Tome 11, Paris, Klincksieck, 1974, p. 323.

En ligne : www.prehistoire.org/offres/file_inline_src/515/515_pj_141216_065628.pdf

³ Pour Marican (ou Maricamp), voir notamment J. Barrauol, Monographie de Saignon, ds Cahiers 5 de Luberon Nature (collectif), 1979, sans lieu, Luberon Nature, p. 12.

Pour le vallon du Laval, au carrefour de la D45 et de la D 135, communication verbale d'A. Müller en 1988.

Sur la formation de barrages, travertineux cette fois, voir aussi V. Ollivier, Etude de la dynamique holocène du paysage sur le versant sud du Grand Luberon, Relations avec l'occupation humaine, Mémoire de DEA de Géographie physique, Université d'Aix-Marseille I, 2001, notamment p. 41.

Egalement V. Ollivier, Continuités, instabilités et ruptures morphogéniques en Provence depuis la dernière glaciation, Thèse, 5 décembre 2006, en ligne (2009) :

www.digitorient.com/wp/wp-content/uploads/2012/08/These-Ollivier-Vincent-2006-Cornell-University.pdf

⁴ *Sempervirens* (toujours verdoyant) dont on a tiré récemment l'adjectif *sempervirent*,e.

⁵ S. Thiébault, Anthracanalyse des établissements néolithiques de la région liguro-provençale, ds Bulletin de la Société Préhistorique Française (B.S.P.F.), 98, 3, 2001, pp. 399-409, ici pp. 401-402.

En ligne : https://www.persee.fr/doc/bspf_0249-7638_2001_num_98_3_12527

Pour l'abri Pendimoun, dans les Alpes-Maritimes, où les chênes sempervirents passent alors de 2,6% à 27% du spectre des espèces quantifiées, voir J. Battentier, S. Thiébault, D. Binder, I. Théry-Parisot, A. Carré, C. Delhon, L'abri Pendimoun (Castellar, Alpes-Maritimes), nouvelles données sur l'évolution du couvert forestier et l'exploitation du milieu au Néolithique (5800-2000 ans cal. BCE), ds Quaternaire, 26, 4, 2015, pp. 279-292, ici pp. 279 (résumé), p. 285, p. 286.

En ligne : <https://journals.openedition.org/quaternaire/7417>

Pour les pins d'Alep, voir S. Thiébault, L'apport du fourrage d'arbre dans l'élevage depuis le Néolithique, ds Anthropozoologica, 40, 1, 2005, pp. 95-108, en particulier p. 101.

En ligne : sciencepress.mnhn.fr/sites/default/files/articles/pdf/az2005n1a4.pdf

l'alimentation du bétail¹ - ce que l'on appellera bien plus tard la feuillée. Il a donc pu favoriser leur venue, ou bien aller chercher ces feuillages alentour et les ramener (et les concentrer) dans ses habitats, ce qui pourrait contribuer à renforcer leur prédominance dans ceux-ci. La forte croissance des chênes méditerranéens appelle aussi quelques commentaires. Comme les philaires après un incendie, ils sont bien plus opportunistes que les arbres à feuillage caduc lorsqu'il s'agit de reconquérir des sols abandonnés.

Dans certains cas les différences de représentation des espèces végétales observées d'un site à l'autre pourraient relever d'une certaine spécialisation de ceux-ci - au-delà bien sûr de la spécificité liée à leur situation géographique. Ainsi, les habitats rupestres semblent avoir abrité assez souvent des bergeries. S'esquisserait alors une complémentarité entre habitats rupestres et habitats de plein air davantage tournés l'agriculture - voire la mobilité saisonnière d'un type d'habitat à l'autre pour toute la communauté ou une partie de celle-ci. A l'abri Pendimoun à Castellar, dans les Alpes-Maritimes, au-dessus de Menton, une forme de semi-nomadisme a été évoquée². Il faudrait sans doute l'inscrire dans un terroir aux limites imprécises, mais occupé de manière relativement continue. A l'intérieur de ce terroir toutefois, la pérennité des différentes formes d'habitat a pu être fort différente. L'occupation des habitats rupestres auraient pu être relativement durable. Mais ce n'était peut-être pas le cas des habitats de plein air. La durée de vie des cabanes était limitée. Quoiqu'elles fussent peut-être plus évoluées que celles que M. Py a étudiées en Vaunage à la fin de l'âge du bronze et au début du premier âge du fer, et que l'on y vécût sans doute mieux, elles étaient également bâties en matériaux légers (clayonnages, torchis) et ne devaient pas dépasser une quinzaine ou vingtaine d'années³ - en gros un espace intergénérationnel. La petite quantité de vestiges "chasséens" retrouvés sur de nombreux sites plaide d'ailleurs pour des occupations de faible durée. Une certaine mobilité de l'habitat de plein air - dictée par l'épuisement des sols et l'invasion des adventices compromettant la venue des plantes cultivées⁴ - aurait donc pu être favorisée par la durée d'existence des cabanes. Il semble donc assez vraisemblable que l'habitat de plein air se soit tenu assez près les champs cultivés et les ait suivis dans leur mise en culture. Les anciens champs, abandonnés, devaient accueillir les troupeaux. Ils pouvaient jouer le rôle des alentours des abris rupestres pour les communautés dont le terroir n'en abritait pas, et constituer un plus pour celles qui en avaient. Malgré cette mobilité, la sédentarité - à tout le moins une semi-sédentarité à l'intérieur du terroir exploité par la communauté - paraît relativement bien engagée au Néolithique moyen. Bien qu'elle fût de nature fort différente encore une fois de celle

¹ S. Thiébault, L'apport du fourrage d'arbre dans l'élevage depuis le Néolithique, en particulier pp. 99 et 102.

² J. Battetier, S. Thiébault, D. Binder, I. Théry-Parisot, A. Carré, C. Delhon, L'abri Pendimoun (Castellar, Alpes-Maritimes), nouvelles données sur l'évolution du couvert forestier et l'exploitation du milieu au Néolithique (5800-2000 ans cal. BCE), p. 281.

³ C'est la durée que M. Py a proposée pour les structures observées : M. Py, La Liquière, village du premier âge du fer en Languedoc oriental, Supplément n° 11 à la Revue Archéologique de Narbonnaise, Paris, C.N.R.S., 1984, fig. 145 p. 213, notamment ab.

Il a toutefois réduit celle-ci à 8 ans environ pour tenir compte des conditions estimées à la fin de l'âge du bronze et au début de l'âge du fer (aucun nettoyage de la cabane et de ses abords servant de dépotoir durant toute son existence, base de 5 personnes consommant en moyenne chacune 150 g de viande par jour, consommation intégrale enfin par les habitants de la cabane de tous les animaux dont une partie seulement a été retrouvée sur place) : M. Py, La Liquière, p. 330. n. 581

⁴ Pour l'âge du bronze, L. Bouby a considéré que le travail des sols à l'araire pouvait avoir favorisé la venue d'herbacées pérennes parmi les mauvaises herbes, parce qu'il était relativement léger.

Laurent Bouby, L'économie agricole à l'âge du bronze en France méridionale, Apports récents de la carpologie, ds D. Garcia (dir.), L'âge du bronze en Méditerranée, Recherches récentes. Paris, Errance, 2011, pp. 101-114, ici p. 110.

Au Néolithique moyen on ne sait rien de l'araire (dont l'usage demeure donc improbable) mais le travail des sols à la houe n'était certainement pas plus agressif que celui réalisé à l'araire, et pouvait de la même façon favoriser la prolifération de certaines adventices.

observée en Vaunage à la fin de l'âge du bronze et au début de l'âge du fer¹, ici aussi le terme de semi-sédentarité peut donc sembler préférable à celui de semi-nomadisme.

Dans tous les cas, le climat ne semble pas à même ici d'expliquer le *hiatus* du début du Néolithique moyen (4.700-4.400 BC). Tout au plus pourrait-on envisager qu'à cette époque les hommes ont privilégié des sites de plein air dont la situation particulière a favorisé l'ensevelissement profond ou la destruction rapide. Mais encore une fois, il faudrait préciser les styles, notamment celui de ce premier Néolithique moyen que l'on continue à qualifier de pré-Chasséen faute de mieux, et réaliser une étude exhaustive des trouvailles, pour arriver à un résultat significatif. La sériation de 2011 a bien tracé la voie. Il resterait à en préciser les caractéristiques dans le détail, et à en élargir l'assise.

Pour en finir avec le climat du Néolithique moyen, il faut encore cependant signaler un changement qui s'est esquissé la charnière du Ve et du IVe millénaire², en gros au moment du passage en Provence du Chasséen vrai au style de la Roberte des auteurs de la sériation de 2011. Sensible un peu partout en Europe, cette péjoration, qui s'inscrit dans le cadre des changements climatiques rapides (en anglais *Rapid Climate Changes*, abrégé en RCC), ne semble avoir affecté la région qu'assez tardivement, vers 3.700 avant notre ère - au moment du passage au style de la Barque et à notre Néolithique récent³. Nous y reviendrons dans les chapitres suivants.

7.3. LA CULTURE MATÉRIELLE.

Comme toujours en préhistoire, c'est la culture matérielle qui définit les grands cadres dans lesquels nous inscrivons l'histoire des hommes et des femmes du Néolithique moyen. Mais ici l'accroissement de la population, sensible dans l'augmentation conséquente du nombre des sites répertoriés, semble être allée de pair avec une expansion et un enrichissement des techniques artisanales.

7.3.1. La poterie.

7.3.1.1. Caractères généraux.

C'est son excellente facture qui signale généralement en premier lieu la céramique du Néolithique moyen, et en particulier les poteries du Chasséen vrai. Soigneusement lissées et même polies à sec avant cuisson avec des outils en os, elles possèdent souvent une qualité proche de la perfection : l'épaisseur des pièces, qui dépasse rarement 1 à 1,5 cm, n'est que de 3 mm sur certaines écuelles (ce qui n'empêche pas la réalisation de coupes à épaississement interne qui constituent dans notre région l'un des marqueurs du Chasséen). En même temps, la matière des vases elle-même change d'aspect. Leur cuisson a été le plus souvent cette fois-ci effectuée "à l'étouffée", en milieu clos, et à l'abri de tout courant d'air. L'opération a donc absorbé tout l'oxygène disponible, et le carbone issu de la combustion s'est déposé sur les vases dont il a bouché les pores. On parle alors de cuisson réductrice. Outre les teintes sombres (gris, noir, brun-rouge ou brun noirâtre) qui les démarquent nettement des exemplaires de la période

¹ M. Py, La Liquière, Village du premier âge du fer en Languedoc oriental, supplément 11 à la Revue Archéologique de Narbonnaise, CNRS, 1984, p. 328.

² B. Weninger, Réponse culturelle aux changements climatiques rapides de l'Holocène en Méditerranée orientale, ds J.-F. Berger, Des climats et des hommes, Paris, La Découverte, 2012, pp. 171-84, ici p. 173.

³ Il est vrai que B. Weninger (*op. cit.*) lui attribue une durée de huit siècles environ, entre 4.050 et 3.250 BC.

précédente (cuisson oxydante), les vases y ont acquis une surface plus lisse ainsi qu'une meilleure étanchéité.

La technicité atteinte sur certains sites semble même avoir permis l'exportation d'une partie de leur production. C'est le cas à la villa Giribaldi à Nice. On a trouvé là tout un outillage de potier composé d'estèques réalisées en céramique ou sur galets, de racloirs en os et de brunissoirs en roche verte à glaucophane. Il servait à produire deux céramiques distinctes, dans des niveaux du pré-Chasséen (4.700-4.400 avant notre ère) et du Chasséen ancien ou vrai (4.400-4.000). C'est pour cette dernière séquence que l'on a pu évoquer la possibilité d'un atelier spécialisé dans l'exportation de céramiques¹. Cela pourrait constituer une sorte de révolution économique. Jusque-là en effet, on se plaçait dans le cadre d'une économie de subsistance, tournée vers la seule satisfaction des besoins de la communauté. Cela pouvait inclure le troc avec des communautés voisines, mais sans qu'il y eût production à seule fin d'échanges. Même l'extraction et la préparation de *nucleus* de silex pouvaient assez vraisemblablement s'assimiler à des activités occasionnelles destinées à satisfaire des échanges éventuels aussi bien que les besoins de la communauté². Avec l'apparition d'un atelier voué à l'exportation, on entrerait toutefois, même localement, dans le cadre d'une économie de production tournée principalement vers l'obtention de biens destinés avant tout aux échanges. Ce pourrait être le premier signe de l'avènement d'une société à tendance productiviste - car pour qu'un atelier pût se consacrer à l'exportation, il fallait que ses "clients" eux aussi travaillassent à produire des surplus destinés aux échanges.

Il ne faut toutefois rien exagérer. On était encore loin de la société de consommation où tout objet obsolète est jeté et remplacé - et où cette obsolescence est souvent programmée par les fabricants. On a également retrouvé sur plusieurs sites (et notamment sur celui de la Villa Giribaldi) des outils en silex ayant sans doute servi à la réparation de poteries jugées vraisemblablement très belles ou très pratiques³.

Aux côtés des spécificités techniques de la céramique, on a relevé pour une grande partie du Néolithique moyen l'importance des formes segmentées. Celles-ci se définissent par un changement d'orientation dans le profil, généralement marqué par une carène ou un épaulement plus ou moins vifs. Sont concernés des vases, des jattes, des gobelets, voire les vases sphériques si l'on considère que leur profil comporte une rupture d'orientation. Ces formes carénées se rencontrent depuis le Chasséen vrai - et même probablement le pré-Chasséen qui reste à définir précisément. Majoritaires pendant le Chasséen vrai, elles sont encore très abondantes dans la première partie du Néolithique récent (reconnu aux Martins à Roussillon, structures 39 et 63)⁴ quoique l'éventail typologique se resserre⁵. Cette séquence est d'ailleurs souvent dite "de

¹ L. Torchy, B. Gassin, Le travail de la poterie en contexte chasséen, des outils en silex pour la production céramique ? ds Bulletin de la Société Préhistorique Française (B.S.P.F.), 107, 4, 2010. pp. 725-735, ici p. 727.

En ligne : https://www.persee.fr/doc/bspf_0249-7638_2010_num_107_4_13975

D. Binder, La villa Giribaldi à Nice, Recherches sur un établissement du Néolithique moyen, ds La vie préhistorique (Collectif), Paris-Dijon, Société Préhistorique Française-Faton, 1996, pp. 354-357.

² On verra plus bas que là aussi le Néolithique moyen a apporté une véritable révolution dès sa phase ancienne (pré-Chasséen ou Chasséen vrai).

³ L. Torchy, B. Gassin, Le travail de la poterie en contexte chasséen, des outils en silex pour la production céramique ? p. 734.

⁴ S. van Willigen, A. D'Anna, S. Renault et J.-P. Sargiano, Le Sud-Est de la France entre 4400 et 3400 avant notre ère, Sériation céramique et outillage lithique, p. 36.

⁵ O. Lemerrier, La transition du Néolithique moyen au Néolithique final dans le sud-est de la France : recherches, données et *scenarii*, ds O. Lemerrier, R. Furestier, E. Blaise, Quatrième millénaire, La transition du Néolithique moyen au Néolithique final dans le sud-est de la France et les régions voisines, Lattes, Publications de l'UMR 5140 / ADAL, Monographies d'Archéologie Méditerranéenne, 27, 2010, pp. 305-321, ici p. 310.

En ligne :

tradition chasséenne"¹ bien qu'il s'agisse plutôt ici d'influences du type de La Roberte - auquel on a parfois dénié le titre de Chasséen récent du fait de l'abandon d'un certain nombre de critères techniques et stylistiques². Elles sont encore présentes, quoiqu'en régression très marquée, dans la seconde partie du Néolithique récent (à la grotte Goulard à Ménerbes) où elles cèdent la première place à des formes simples à profil continu³.

7.3.1.2. La poterie du Chasséen vrai.

Le pré-chasséen demeurant assez flou, c'est au Chasséen vrai (ou Néolithique moyen de type Chassey) que l'on a pu commencer à mettre en avant certains caractères typologiques.

A cette époque, parmi les vases à segmentation, on trouve des vases à fond rond⁴ (en forme de sphère écrasée parfois surmontée d'un large cylindre formant col) mais aussi des vases à fond aplati, spécialement des récipients bas que l'on qualifie alors de jattes (carénées, à épaulement ou plus rarement en S) par opposition aux coupes qui offrent un profil continu. Ces jattes ont souvent des formes assez tendues, et la rupture de profil intervient généralement très bas. Par ailleurs, des assiettes à rebord (marli) ou à socle, des couvercles aussi sans doute témoignent d'une fabrication répondant à des besoins variés et précis. On trouve également des cuillères et des louches, mais elles sont plus rares qu'au Néolithique ancien. Les nombreuses faisselles en céramique attestent en revanche l'intérêt porté aux produits laitiers⁵ - ce qui ne signifie pas que ceux-ci étaient négligés auparavant, puisqu'il pouvait exister des faisselles en bois ou en vannerie serrée⁶. Les décors sont moins abondants qu'au Néolithique ancien. On les rencontre

https://www.researchgate.net/publication/215520448_La_transition_du_Neolithique_moyen_au_Neolithique_final_dans_le_sud-est_de_la_France_Recherches_donnees_et_scenarii/link/02e7e5149ccce2ef22000000/download

¹ O. Lemerrier, Le cadre chronologique de la transition du Néolithique moyen au Néolithique final en France méditerranéenne, Etat des lieux, ds O. Lemerrier, R. Furestier, E. Blaise (dir.), Quatrième millénaire, La transition du Néolithique moyen au Néolithique final dans le sud-est de la France et les régions voisines, Lattes, Publications de l'UMR 5140 / ADAL (Association pour le Développement de l'Archéologie en Languedoc), Monographies d'Archéologie Méditerranéenne, 27, 2010, pp. 17-44, ici fig. 27 p. 43 et p. 44.

En ligne :

https://www.researchgate.net/publication/215520420_Le_cadre_chronologique_de_la_transition_du_Neolithique_moyen_au_Neolithique_final_en_France_mediterraneenne_Etat_des_lieux/link/004635149cd0a03038000000/download

² Le titre de Chasséen récent est parfois dénié au type de La Roberte du fait de l'abandon d'un certain nombre de critères techniques et stylistiques : voir à ce sujet S. van Willigen, A. D'Anna, S. Renault et J.-P. Sargiano, Le Sud-Est de la France entre 4400 et 3400 avant notre ère, Sériation céramique et outillage lithique, ds Préhistoires Méditerranéennes, 2, 2011, Varia, p. 24.

³ O. Lemerrier, La transition du Néolithique moyen au Néolithique final dans le sud-est de la France : recherches, données et *scenarii*, p. 316.

En ligne :

https://www.researchgate.net/publication/215520448_La_transition_du_Neolithique_moyen_au_Neolithique_final_dans_le_sud-est_de_la_France_Recherches_donnees_et_scenarii/link/02e7e5149ccce2ef22000000/download
Aussi S. van Willigen, A. D'Anna, S. Renault et J.-P. Sargiano, Le Sud-Est de la France entre 4400 et 3400 avant notre ère, Sériation céramique et outillage lithique, pp. 22, 34-35, 40.

En ligne : <https://journals.openedition.org/pm/601>

⁴ J. Courtin, Le Néolithique de la Provence, Mémoires de la Société Préhistorique Française, Tome 11, Paris, Klincksieck, 1974, pp. 74 et s.

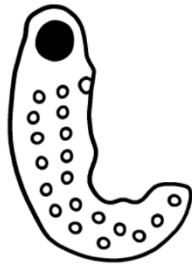
En ligne : www.prehistoire.org/offres/file_inline_src/515/515_pj_141216_065628.pdf

Plus récent, voir V. Léa, C. Georjon, C. Lepère, I. Sénépart, E. Thirault (avec la collaboration de A. Carry, M. Grenet, B. Gassin, L. Bouby, C. Devalque, L. Garaix), Chasséen vaclusien, qui es-tu ? ds Vacluse préhistorique (Collectif), Avignon, Barthélémy, 2004, p. 164-200, ici pp. 197-199.

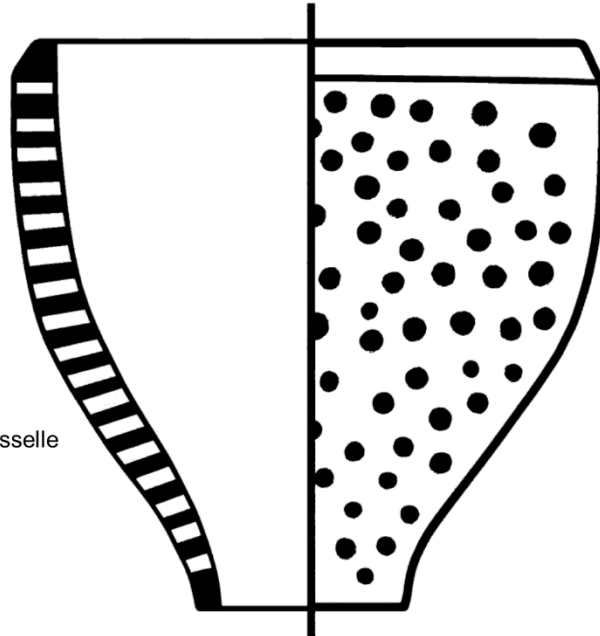
⁵ J. Courtin, Le Néolithique de la Provence, p. 78.

⁶ Il ne faut pas oublier que la majeure partie de l'Antiquité a utilisé ces faisselles en matières végétales. Voir A. Ferdière, Le fromage en Gaule, Paris, Gallia CNRS éditions, Collection Biblis, 2022, notamment pp. 119, 120, 124, 125, 126, 132, 133, 134, 141, 144, 156, 165, 167, 185...

PI. 034 : INDUSTRIES PROVENÇALES
DU NÉOLITHIQUE MOYEN.

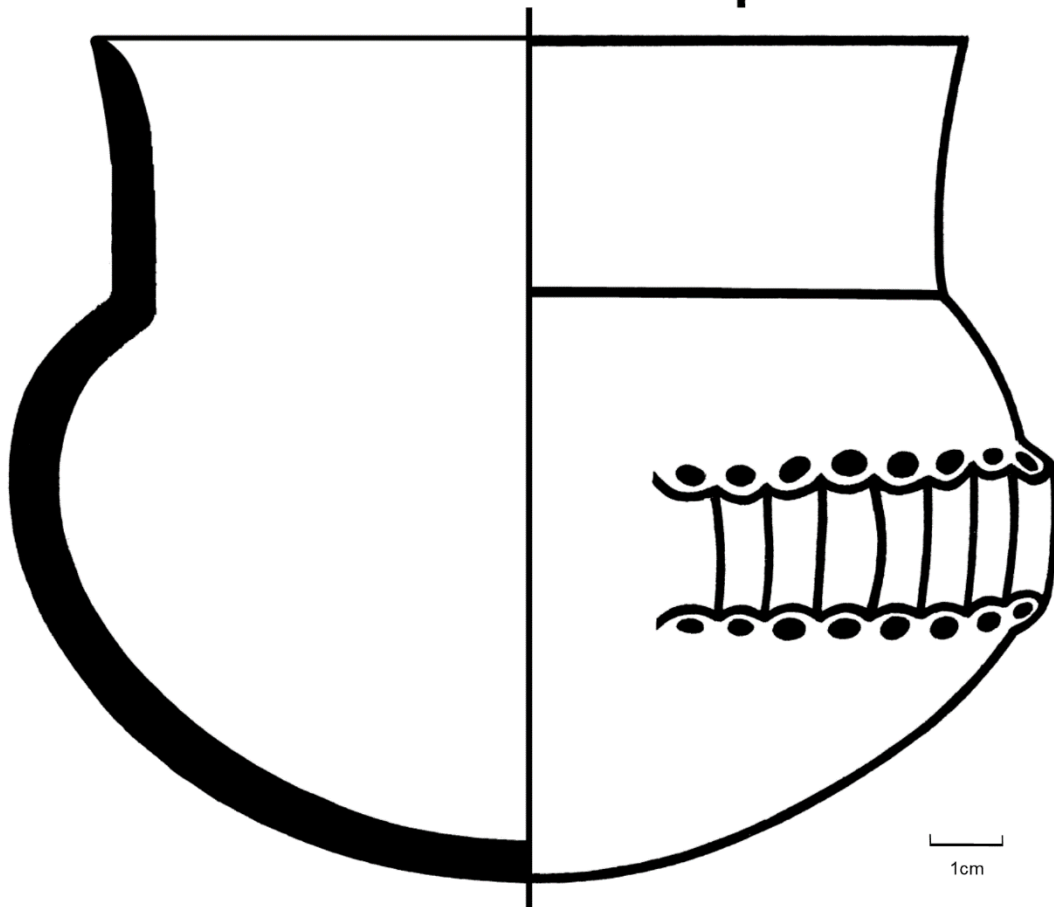


Pendeloque en os



faiselle

POTERIE
TRAVAIL DE L'OS

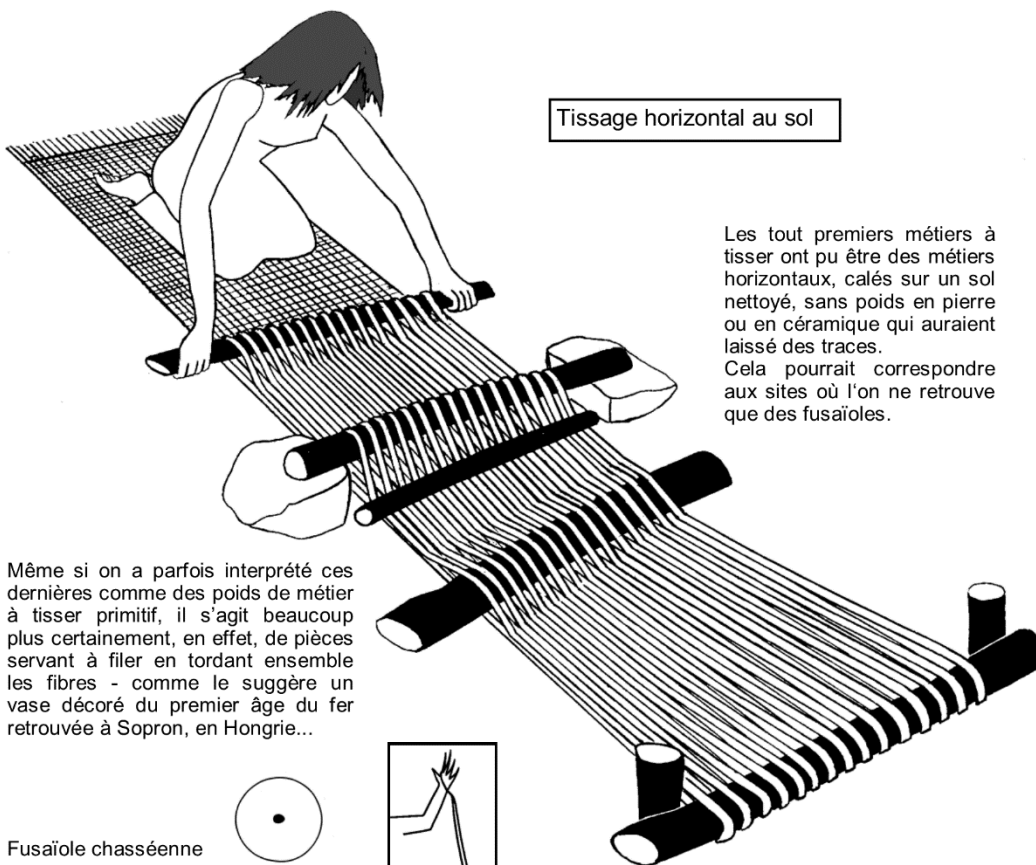


1cm

Vase à anses en "flûte de Pan"



Pl. 35 : AU NÉOLITHIQUE MOYEN, LES PREMIERS TISSAGES.



Tissage horizontal au sol

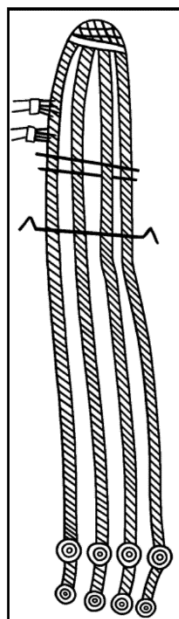
Les tout premiers métiers à tisser ont pu être des métiers horizontaux, calés sur un sol nettoyé, sans poids en pierre ou en céramique qui auraient laissé des traces. Cela pourrait correspondre aux sites où l'on ne retrouve que des fusaïoles.

Même si on a parfois interprété ces dernières comme des poids de métier à tisser primitif, il s'agit beaucoup plus certainement, en effet, de pièces servant à filer en tordant ensemble les fibres - comme le suggère un vase décoré du premier âge du fer retrouvée à Sopron, en Hongrie...

Fusaïole chasséenne



Fragment de la représentation de Sopron figurant peut-être le travail à la fusaïole

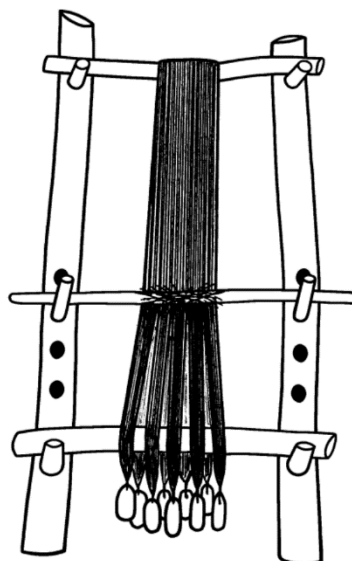


Tissage vertical

Assez rapidement, au tissage primitif, horizontal, qui demeure hypothétique dans nos régions, a succédé un tissage sur métiers à tisser verticaux, plus évolué. On en a des traces matérielles (poids de métiers à tisser, fusaïoles) et plus récemment, au premier âge du fer encore, des représentations stylisées sur des vases décorés (notamment à Sopron en Hongrie).

poids de métier à tisser chasséen

Représentation stylisée de métier à tisser vertical (Sopron, Hongrie)



PI. 036 : INDUSTRIES PROVENÇALES
DU NÉOLITHIQUE MOYEN.

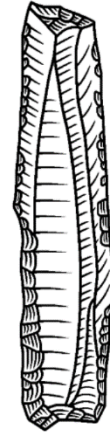
INDUSTRIE LITHIQUE, POTERIE.



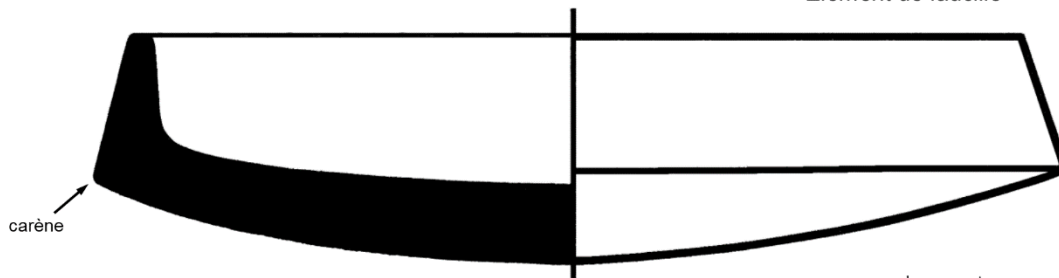
Flèche
sub-losangique



Flèche tranchante
ou tranchet



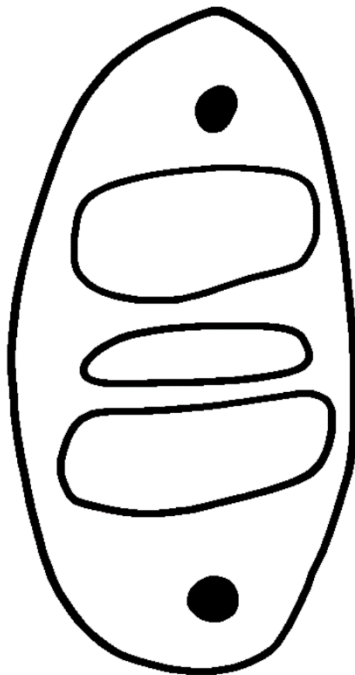
Élément de faucille



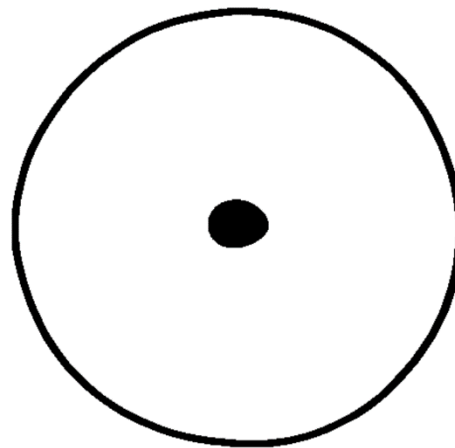
carène

Écuille carénée

1cm



Poids de métier à tisser



Fusaïole



souvent sur les assiettes à marli et les assiettes à socle où ils sont constitués d'incisions réalisées à cru, à sec ou à cuit et disposées en bandes, triangles ou losanges quadrillés parfois séparés par des bandes vierges¹. Celles-ci sont parfois rehaussées d'incrustations blanches ou rouges² dans la tradition de certains vases du Cardial.

Les préhensions sont variées, souvent dotées sans doute d'une fonction décorative en plus de leur caractère utilitaire, et comptent des boutons, des mamelons, des cordons ou des bandeaux percés de multiples trous (multiforés)³. Cordons et boutons sont généralement obtenus en repoussant l'argile depuis l'intérieur du vase avec un petit bâton ou un poinçon émoussé, et non plus, comme c'était le cas auparavant, par applicage ou pastillage - un peu comme s'il y avait eu réticence à altérer la surface... Les anses en "flûte de Pan" que l'on a déjà évoquées à la Baume de Buoux et dans le Chaos des Roches constituent sans doute l'élément le plus original de cet ensemble⁴ : il s'agit de tubulures verticales juxtaposées sur les flancs du vase, très vraisemblablement destinées à le saisir ou à le suspendre tout en offrant une belle décoration.

Dans un tout autre domaine, mais en terre cuite elles aussi, on rencontre alors les premières fusaïoles⁵. Elles témoignent de l'apparition ou de l'essor du tissage. Il s'agit de petits disques percés, en céramique également, qui ont à l'origine servi de pesons destinés aux fuseaux : enfilée sur son extrémité inférieure, la fusaïole accompagnait l'élan donné au mouvement rotatif de l'instrument - ou bien encore elle servait directement de "toupie à filer"⁶. Ici ou là on a également trouvé les premiers poids de métiers à tisser dont on a reconnu par ailleurs quelques exemplaires en pierre. Selon le modèle figuré sur certains vases hallstattiens ou grecs on peut imaginer des métiers archaïques, composés d'un cadre de bois sur lequel les fils de trame étaient tendus par des pesons attachés à chacun d'entre eux. Pas plus que les fusaïoles, ces pesons toutefois ne rendent compte avec certitude de l'invention du tissage. Il pourrait avoir été pratiqué auparavant. On connaît à Sumer et en Egypte des représentations de scène de tissage avec des métiers horizontaux⁷, où les fils de chaîne étaient tendus sur des branches disposées à

7.3.1.3. La poterie du Néolithique moyen type La Roberte.

Pendant la séquence suivante (style de La Roberte), on retrouve des vases à segmentation mais la rupture intervient ici plus haut, vers le milieu du récipient. Des vases assez courants sont séparés en deux parties bien distinctes par un épaulement formant dans sa partie supérieure un ressaut assez marqué (trait horizontal) : sur eux une panse galbée se prolongeant par un fond rond ou aplati tranche assez nettement avec col haut, presque droit (sur certains gobelets) ou rentrant et peu galbé (sur des vases plus grands). Pour les jattes également, la rupture de profil, plus accusée, intervient plus haut qu'auparavant. Enfin on assiste à la disparition des assiettes à

¹ J. Courtin, *Le Néolithique de la Provence*, pp. 81 et s.

² J. Courtin, *Le Néolithique de la Provence*, p. 86.

³ J. Courtin, *Le Néolithique de la Provence*, pp. 79-80.

⁴ J. Courtin, *Le Néolithique de la Provence*, p. 80.

⁵ J. Courtin, *Le Néolithique de la Provence*, p. 78.

⁶ Plus tard, enfilées sur des épingle, les fusaïoles serviront aussi d'élément de parure ou de fibules rudimentaires. Pour une représentation du filage à l'aide d'une toupie à filer peut-être animée par une fusaïole, à Sopron en Hongrie, voir par exemple K. Grömer *Discovering the people behind the Textiles, Iron Age Textile Producers and their Products in Austria*, ds M. Gleba and J. Pásztokei-Szeöke (dir.), *Making Textiles in Pre-Roman and Roman Times, People, Places, Identities, Ancient Textiles Series*, 13, Oxford, Oxbow Books, 2013, pp. 30-59., fig. 3.3. p. 34.

En ligne :

https://www.researchgate.net/publication/327069925_K_Gromer_2013_Discovering_the_people_behind_the_Textiles_Iron_Age_Textile_Producers_and_their_Products_in_Austria_In_M_Gleba_and_J_Pasztokei-Szeoke_Hrsg_Making_Textiles_in_Pre-Roman_and_Roman_Times_Pe

⁷ D. J. Hamblin (dir.), *Les cités primitives*, New York/Amsterdam, Time Life international, 1973, pp. 73-74 et 84-85.

marli au profit de larges coupes peu profondes qui présentent tout au plus, parfois, un bord légèrement évasé. Cuillères, louches, faisselles, fusaiöles et couvercles sont toujours représentés. Ces derniers, de même que des fusaiöles décorées, renvoient vers la culture de la Lagozza (identifiée à Besnate au nord-ouest de Milan) et témoignent de relations avec l'Italie du Nord¹.

C'est aussi le cas de couronnes de boutons accolés disposés sous le bord et sur la lèvre des vases. Les décors pourtant sont plus rares. Ils se réduisent le plus souvent à des incisions en forme de moustaches "anglaises" de part et d'autre des préhensions, et quelques sillons concentriques à l'intérieur des coupes. Il faut cependant relever à l'intérieur de celles-ci la présence de motifs "soléiformes" incisés, formés d'un cercle garni de nombreuses lignes rayonnant autour de lui, que l'on rencontre par exemple à la Grande Grotte de Vidauque à Cheval-Blanc dans un niveau qui a été qualifié en 2004 de Chasséen récent² et qui contient en effet du matériel relevant du type ou style de La Roberte³.

Les préhensions aussi sont moins riches et paraissent se limiter à des boutons, perforés ou pas. Mais les anses en "flûte de Pan" ont perduré : on les retrouve dans la grotte des Enfers et la Grande Grotte de Vidauque à Cheval Blanc, toujours dans le Chasséen récent du type de La Roberte⁴.

La qualité qui définissait la céramique du Chasséen vrai s'est également transmise : pâtes denses, parois et bords bien réguliers, surfaces lissées brillantes se rencontrent aussi bien à Gordes (Trois Termes) qu'à Piolenc (Rocalibert)⁵.

7.3.1.4. La poterie du Néolithique récent.

Déjà abordée plus haut avec le devenir des vases de forme segmentée (ou carénée), l'évolution qui s'est fait jour pendant le Néolithique récent a également touché les décors. Peu fréquents au Mourre de la Barque, dans le défilé de Mirabeau à Jouques (rive gauche) ils sont plus abondants à la grotte Goulard à Ménerbes, sous le rebord méridional du plateau sommital du Luberon⁶. Nous aurons l'occasion d'y revenir plus longuement dans le chapitre suivant.

7.3.2. L'outillage et la parure.

7.3.2.1. L'outillage.

En l'état actuel des travaux, l'étude de l'industrie lithique se révèle finalement tout aussi significative que la céramique.

¹ V. Léa, C. Georjon, C. Lepère, I. Sénépart, E. Thirault (avec la collaboration de A. Carry, M. Grenet, B. Gassin, L. Bouby, C. Devalque, L. Garaix), Chasséen vaclusien, qui es-tu ? p. 199.

Voir aussi F. Crepaldi, Le Chasséen en Ligurie, ds Bulletin de la Société Préhistorique Française (B.S.P.F.), 98, 3, 2001. pp. 485-494, ici p. 492.

En ligne : https://www.persee.fr/doc/bspf_0249-7638_2001_num_98_3_12534

² V. Léa, C. Georjon, C. Lepère, I. Sénépart, E. Thirault (avec la collaboration de A. Carry, M. Grenet, B. Gassin, L. Bouby, C. Devalque, L. Garaix), Chasséen vaclusien, qui es-tu ? p. 175.

³ V. Léa, C. Georjon, C. Lepère, I. Sénépart, E. Thirault (avec la collaboration de A. Carry, M. Grenet, B. Gassin, L. Bouby, C. Devalque, L. Garaix), Chasséen vaclusien, qui es-tu ? p. 175 (et photo).

⁴ V. Léa, C. Georjon, C. Lepère, I. Sénépart, E. Thirault (avec la collaboration de A. Carry, M. Grenet, B. Gassin, L. Bouby, C. Devalque, L. Garaix), Chasséen vaclusien, qui es-tu ? p. 175.

⁵ V. Léa, Centres de production et diffusion des silex bédouliens au Chasséen, ds Gallia préhistoire, 46, 2004. pp. 231-250, ici pp. 233 et s. - V. Léa, C. Georjon, C. Lepère, I. Sénépart, E. Thirault (avec la collaboration de A. Carry, M. Grenet, B. Gassin, L. Bouby, C. Devalque, L. Garaix), Vaucluse, Chasséen vaclusien, qui es-tu ? p. 193.

⁶ S. van Willigen, A. D'Anna, S. Renault et J.-P. Sargiano, Le Sud-Est de la France entre 4400 et 3400 avant notre ère, Sériation céramique et outillage lithique, pp. 22, 34-35, 40.

C'est que le Néolithique moyen est l'époque de la mise en exploitation à grande échelle des vastes gisements de silex provençaux qui étaient connus depuis le paléolithique inférieur ou moyen pour certains d'entre eux : silex bédouliens (crétacés) du Ventoux et du plateau de Vaucluse (autour de Murs en particulier), silex oligocènes de la vallée du Largue et de Forcalquier.

Au niveau même de l'Europe, ces gisements étaient exceptionnels par leurs dimensions, leur richesse et la qualité de leur matière première.

Depuis le Néolithique ancien on venait se fournir d'assez loin dans la vallée du Largue, ou bien on troquait à l'occasion de rencontres certaines des pièces qu'on y extrayait : on en a retrouvé à Fontbrégoua, à Salernes (Var), à 80 km environ à vol d'oiseau¹.

Mais au Néolithique moyen de véritables réseaux incluant l'extraction, le dégrossissage, la taille et la diffusion du silex se sont mis en place. Dès le Chasséen vrai, les silex rubanés du Largue représentent 15% des silex de la célèbre grotte des Arene Candide à Finale Ligure, en Ligurie italienne - qui se trouve, elle, à 300 km à vol d'oiseau des gisements. Sur le site même de Chassey, une partie au moins des silex de la vallée du Largue qui ont été trouvés (les lames les moins larges) relèveraient du Chasséen qualifié là de NMB (Néolithique moyen bourguignon). A ce titre, on a envisagé que le Vaucluse a pu constituer un des foyers principaux de la culture chasséenne².

Sur le terrain, diverses étapes de la production et plus récemment de la distribution ont été reconnues.

Dès la fin du XIXe siècle en effet on a retrouvé à Murs comme à Malaucène les vestiges de nombreux sites d'extraction bien attestés par des maillets en quartzite. Ils n'ont malheureusement pas été fouillés, mais P. Raymond a décrit en 1905 des puits mesurant souvent deux ou trois mètres et jusqu'à quinze mètres de diamètre, pour une profondeur de trois à cinq mètres³. L'ampleur des ateliers de taille qui les accompagnaient laisse rêveur. P. Raymond encore évoquait des amas de débris de silex recouvrant parfois complètement les pentes d'une combe sur une trentaine de mètres en hauteur et une vingtaine en largeur.

En 2000, la découverte du site des Trois Termes en haut du vallon de Ferrières, à 3,5 km au nord de Gordes (et à peu près à la même distance de Murs), a ouvert de nouveaux horizons⁴. On y a reconnu un site de mise en forme des *nucleus* extraits tout près de là. On ne peut définir si l'extraction et la mise en forme étaient effectuées par les mêmes personnes, mais on a retrouvé sur le site un maillet en quartz. Sur place, les *nucleus* étaient d'abord dégrossis (en enlevant quelques éclats) puis chauffés pour continuer le travail et obtenir la préforme (elle-même souvent appelée *nucleus*) ici généralement cintrée et allongée, qui serait exportée. Une fois arrivée sur le site consommateur, il ne resterait plus qu'à y tailler des lamelles qui serviraient de supports à des outils ou seraient utilisées brutes. Au vu du nombre des éclats résiduels et de la constance des angles de pression observée, on peut parler de véritable production en série de

¹ J. Linton, J. Affolter, C. Sestier, Des lames en silex rubané tertiaire de la collection des fouilles anciennes du Camp de Chassey (Saône-et-Loire) ds Revue Archéologique de l'Est, 57, 2008, pp. 5-20, ici p. 11.

En ligne : <https://journals.openedition.org/rae/1923>

² V. Léa, C. Georjon, C. Lepère, I. Sénépart, E. Thirault (avec la collaboration de A. Carry, M. Grenet, B. Gassin, L. Bouby, C. Devalque, L. Garaix), Vaucluse, Chasséen vaclusien, qui es-tu ? p. 183.

³ P. Raymond, Les maillets de Malaucène (Vaucluse), puits d'extraction et tailleries de silex néolithiques, ds Bulletin de la Société Préhistorique Française (B.S.P.F.), 2, 1, 1905, pp. 17-26, ici p. 21.

En ligne : https://www.persee.fr/doc/bspf_0249-7638_1905_num_2_1_11319

⁴ V. Léa, C. Georjon, C. Lepère, I. Sénépart, E. Thirault (avec la collaboration de A. Carry, M. Grenet, B. Gassin, L. Bouby, C. Devalque, L. Garaix), Vaucluse, Chasséen vaclusien, qui es-tu ? pp. 184 et s.

V. Léa, Centres de production et diffusion des silex bédouliens au Chasséen, ds Gallia préhistoire, 46, 2004. pp. 231-250, ici pp. 233 et s.

En ligne : https://www.persee.fr/doc/galip_0016-4127_2004_num_46_1_2044

ces préformes. Ce qui n'excluait pas les accidents : parfois, comme on le verra plus bas pour les céréales, le silex était trop chauffé. Au-delà de la réalisation de préformes, on a aussi retrouvé aux Trois Termes les traces d'une petite production d'outils, sans doute pour la consommation locale ou domestique. La présence de céramique (de bonne qualité) et d'une hache polie indique qu'un petit groupe a vécu sur place. Le recours systématique au chauffage du silex de même que les céramiques retrouvées sur le site plaident pour un Néolithique moyen récent, mais l'aspect encore archaïque des préformes (cintrées plutôt que quadrangulaires et plates) pourrait le placer assez tôt dans cette séquence. Dans la grotte de l'Eglise supérieure, à Baudinard dans le Var, on a également relevé des traces de chauffe du silex bédoulien. Il ne s'agit pas bien sûr d'un site producteur. On aurait donc parfois également exporté des préformes non chauffées vers les sites consommateurs. Mais à Baudinard il s'agirait de restes d'un Néolithique moyen ancien, pendant lequel le silex n'était pas systématiquement chauffé. On peut donc envisager que l'évolution de la technique a entraîné une évolution des pratiques, les centres extracteurs s'étant mis à assurer la réalisation des préformes - peut-être parce que la chauffe présentait quelques risques de perte comme on l'a vu. De toute façon chaque site semble avoir eu sa propre façon de faire.

Sur le site producteur de la Combe, à Caromb en effet, dans un niveau daté par la présence de préformes quadrangulaires plates du Néolithique moyen récent (style de la Roberte ou contemporain), on a trace d'une autre pratique. De grandes lames étaient d'abord détachées des *nucleus* non chauffés. Elles faisaient également l'objet d'exportations (on en a retrouvé à Chassey même en silex oligocène de la vallée du Lergue). Puis, après traitement thermique des *nucleus*, c'étaient des lamelles que l'on enlevait¹.

Sur le site de Rocalibert, tout près du Rhône à Piolenc, au nord d'Orange, malgré l'exiguïté de la zone fouillée, on aurait un autre modèle, et sans doute un autre type de centre de traitement du silex bédoulien. Ce n'est pas un centre producteur de silex. Outre quelques lames et lamelles issues de *nucleus* non chauffés qui paraissent avoir été importées là en tant que supports d'outils, on a retrouvé un nombre impressionnant de restes de *nucleus* chauffés et débités par pression en vue de l'obtention de lames et surtout de lamelles. Ces *nucleus* sont déjà très intéressants. Il s'agirait de préformes obtenues après chauffage, et importées sur le site en tant que matière première. Leur forme aussi est intéressante : elle est le plus souvent quadrangulaire mais on en trouve également de semi-coniques qui pourraient correspondre au moins dans certains cas à une étape avancée du débitage des préformes quadrangulaires (quoique le débitage complet de ces préformes tout en gardant leur forme quadrangulaire soit aussi attesté). Mais surtout... on ne trouve trace ici que d'une toute petite partie des lamelles qui ont été débitées ! On l'a dit, seule une zone restreinte a pu être fouillée. Mais le nombre de lamelles que l'on a pu obtenir là semble dépasser les besoins d'un seul habitat. Ce serait donc que les autres auraient été exportées vers d'autres sites consommateurs, en tant que supports d'outils. Et l'on découvrirait là un autre type d'activité intermédiaire entre les sites producteurs et les sites consommateurs finaux².

On a évoqué plus haut la possibilité du passage à l'économie de production à propos d'un atelier de céramiques probablement destinées à l'exportation. Ici, cela va bien au-delà : c'est toute une chaîne de production - et de distribution - qui se dessine !

7.3.2.1.1. Au Néolithique moyen ancien.

¹ V. Léa, C. Georjon, C. Lepère, I. Sénépart, E. Thirault (avec la collaboration de A. Carry, M. Grenet, B. Gassin, L. Bouby, C. Devalque, L. Garaix), Vaucluse, Chasséen vaclusien, qui es-tu ? p. 193.

² V. Léa, C. Georjon, C. Lepère, I. Sénépart, E. Thirault (avec la collaboration de A. Carry, M. Grenet, B. Gassin, L. Bouby, C. Devalque, L. Garaix), Vaucluse, Chasséen vaclusien, qui es-tu ? pp. 194-195.

Comme on l'a vu, au Néolithique moyen ancien ou Chasséen vrai (4.400-4.000 avant notre ère) le silex bédoulien, "blond" ou "miel", a été largement employé aux côtés du silex rubané oligocène et de divers silex locaux. Les préformes tirées des *nucleus*, de forme semi-conique ou cintrée, n'étaient alors pas systématiquement chauffées¹. On a même récemment envisagé que la chauffe n'était jamais employée², mais on a déjà cité les éclats de la grotte de l'Eglise à Baudinard (Var) ayant subi un traitement thermique. En 1996 B. Gassin avait établi une distinction entre "Chasséen ancien" où l'on privilégiait les lamelles obtenues après chauffe (et donc après détachement de lames sur un *nucleus* non chauffé) et "Chasséen récent" où lames et lamelles provenaient de silex chauffé³. Mais sur le site de la Combe, au Néolithique moyen récent, on détachait encore des lames avant chauffe. Il semble donc malaisé de généraliser les pratiques...

Au vu de l'échantillonnage de 2011, le silex blond bédoulien semble avoir été largement utilisé lorsqu'il s'agissait de fabriquer des lames et des lamelles, mais surtout des outils élaborés. De fait les outils en silex bédoulien représentent plus de la moitié de l'ensemble des outils de la sériation de 2011 (autour de 60%, 21 pièces sur 35) alors que ce matériau ne fournit qu'un peu plus du tiers de l'ensemble du matériel lithique (65 pièces sur 179)⁴. Dans le même temps, dans la grotte de l'Eglise à Baudinard, les armatures en silex importé avaient subi davantage de réutilisations que celles en matériau local. Des lames de faucilles notamment ont été reprises sous forme d'armatures (pointes de flèches)⁵. Le silex bédoulien apparaît donc comme un produit de qualité supérieure, utilisé pour les productions fines, et que l'on cherchait à rentabiliser au maximum.

Parallèlement, à cette époque, on voit sur certains sites apparaître de l'obsidienne⁶, matériau permettant de tailler des lames à la fois très coupantes et très belles. Même si elle demeure rare, et si elle est certainement venue en Provence de saut de puce en saut de puce, elle traduit de lointains échanges maritimes. Selon les analyses réalisées au Chasséen ancien (Chasséen vrai, voire pré-Chasséen) elle aurait été importée de Lipari⁷. Plus tard c'est la Sardaigne qui a été mise à contribution. Elle reste en tout cas intimement associée au Néolithique moyen. En 1974 J. Courtin, qui a dressé un inventaire des trouvailles effectuées récemment en Provence, n'a recensé qu'un exemplaire attribuable au Cardial⁸. On en avait découvert jadis une superbe pointe taillée à Buoux, entre la Bastide Neuve et Respassat semble-t-il d'après la description⁹. Elle est aujourd'hui perdue, ce qui ne permet pas de l'étudier.

¹ V. Léa, B. Gassin, J. Linton, Quelles armatures de projectiles pour le midi méditerranéen et ses marges ? Milieu Vème - milieu IVème millénaire, ds Gallia Préhistoire 51, 2009, pp. 155-177, ici p. 160.

En ligne : https://www.persee.fr/doc/galip_0016-4127_2009_num_51_1_2477

² S. van Willigen, A. D'Anna, S. Renault et J.-P. Sargiano, Le Sud-Est de la France entre 4400 et 3400 avant notre ère. Sériation céramique et outillage lithique, ds Préhistoires Méditerranéennes, 2, 2011, Varia, pp. 2-52, ici p. 24.

En ligne : <https://journals.openedition.org/pm/601>

³ B. Gassin, Évolution socio-économique dans le Chasséen de la grotte de l'Église supérieure (Var), l'apport de l'analyse fonctionnelle des industries lithiques, p. 19.

⁴ S. van Willigen, A. D'Anna, S. Renault et J.-P. Sargiano, Le Sud-Est de la France entre 4400 et 3400 avant notre ère. Sériation céramique et outillage lithique, ds Préhistoires Méditerranéennes, 2, 2011, Varia, pp. 2-52, ici p. 24.

En ligne : <https://journals.openedition.org/pm/601>

⁵ V. Léa, B. Gassin, J. Linton, Quelles armatures de projectiles pour le midi méditerranéen et ses marges ? Milieu Vème - milieu IVème millénaire, ds Gallia Préhistoire 51, 2009, pp. 155-177, ici pp. 165-166.

⁶ Parfois appelée "verre de volcan" l'obsidienne est une roche volcanique composée à 70-75 % de quartz, de dureté 5,5 (comme l'acier), qui se débite facilement en lames et lamelles et se reprend aisément (cassure conchoïdale).

⁷ B. Gassin, Évolution socio-économique dans le Chasséen de la grotte de l'Église supérieure (Var), l'apport de l'analyse fonctionnelle des industries lithiques, p. 18.

⁸ J. Courtin, Le Néolithique de la Provence, pp. 61-63 et p. 25 pour l'exemplaire du Cardial (Grande Baume de Gémenos).

⁹ F. Lazard, Les environs d'Apt préhistoriques, Avignon, Rullière, 1943, p. 32.

Parmi les outils, on a évoqué les lames de faucilles. Elles sont toujours nombreuses, et divers types d'emmanchement peuvent être envisagés tant parallèlement au support, sur des branches courbes, que perpendiculairement à celui-ci. Certaines d'entre elles conservent la trace de la résine qui servait à les fixer. Bien qu'en proportion variable d'un site à l'autre, elles représentent dans l'ensemble une part importante et souvent dominante de l'outillage retrouvé. Mais certains sites de production de silex, comme la Combe à Caromb, en sont totalement dépourvus¹, sans doute parce qu'il s'agissait de sites spécialisés et qu'à ce titre d'autres éléments du groupe ou d'autres groupes pourvoyaient à leurs besoins.

Les nombreuses armatures peuvent être perçantes (pointes bifaciales) ou tranchantes comme au Néolithique ancien. Dans ce dernier cas il s'agit de bitroncatures géométriques (triangulaires ou trapézoïdales). Ce sont des segments de lame dont on a retouché les plans de coupe, les bords initiaux de celle-ci restant bruts, et le plus long de ces bords constituant la partie active de la flèche tranchante. On a proposé de les rattacher à la tradition cardiale, mais elles sont absentes de certains sites : c'est notamment le cas à Fontbrégoua dans les niveaux anciens. Cependant elles sont bien plus nombreuses en Languedoc². Il faudrait donc peut-être considérer qu'elles témoignent des relations directes ou indirectes que chaque site pouvait entretenir avec cette région plutôt que d'une tradition locale... Quoiqu'il en soit, au Néolithique moyen, ce sont donc les pointes bifaciales qui l'emportent en Provence. Pendant la séquence ancienne de cette époque (au Chasséen vrai) il s'agit essentiellement de pointes sub-losangiques. Il y a toutefois aussi quelques pointes foliacées. L'importance numérique des armatures, perçantes ou tranchantes, pose pas mal de questions. *A priori* il s'agit d'armes de chasse. Mais sur le site de l'Eglise supérieure à Baudinard, où la chasse était fort bien représentée³, celle-ci n'a jamais fourni plus de 36%⁴ des ressources carnées, et souvent moins (10%) selon les niveaux considérés. Il pourrait alors s'agir d'armes de guerre. Mais la guerre semble inconnue des populations du Néolithique moyen, ou tout au moins l'arc n'était alors pas son arme de prédilection : dans toute l'aire d'expansion du Chasséen on n'a retrouvé qu'un seul squelette dans lequel une armature était fichée (à Pontcharaud en Auvergne)⁵. On a donc parfois évoqué l'abattage du bétail domestique ou semi-domestique, pratiqué sur les porcs à l'aide de flèches par certaines tribus d'Indonésie⁶. Ceci pourrait étayer l'hypothèse de troupeaux de porcs semi-sauvages, mais la proportion des suidés dans les restes de faune n'est jamais très élevée (de 4 à 14% selon les niveaux à la grotte de l'Eglise, 5 à 8 % à la Grotte Murée)⁷. On pourrait encore envisager des chasses non alimentaires, concernant des animaux dangereux pour les troupeaux et dont on ne consommait pas la viande. Ce pourrait être le cas des loups, notamment, mais il eût fallu alors qu'on ne récupérât pas leur peau, ou qu'on les dépeçât sur place sans conserver les pattes dont on retrouve en principe les extrémités dans les zones de rebut. En tout cas les armatures portent, pour nombre d'entre elles, des traces d'impact qui prouvent clairement qu'elles ont servi.

¹ V. Léa, B. Gassin, J. Linton, Quelles armatures de projectiles pour le midi méditerranéen et ses marges ? p. 174.

² V. Léa, B. Gassin, J. Linton, Quelles armatures de projectiles pour le midi méditerranéen et ses marges ? p.166.

³ B. Gassin, Évolution socio-économique dans le Chasséen de la grotte de l'Église supérieure (Var), l'apport de l'analyse fonctionnelle des industries lithiques, pp. 136, 264.

⁴ V. Léa, B. Gassin, J. Linton, Quelles armatures de projectiles pour le midi méditerranéen et ses marges ? pp. 168 et 171.

⁵ V. Léa, B. Gassin, J. Linton, Quelles armatures de projectiles pour le midi méditerranéen et ses marges ? p. 174.

⁶ A.-M. Pétrequin, P. Pétrequin, Flèches de chasse, flèches de guerre, le cas des Danis d'Irian Jaya (Indonésie), ds Bulletin de la Société Préhistorique Française (B.S.P.F.), 87, 10-12, 1990, pp. 484-511, ici p. 502.

En ligne : https://www.persee.fr/doc/bspf_0249-7638_1990_hos_87_10_9931

⁷ B. Gassin, Évolution socio-économique dans le Chasséen de la grotte de l'Église supérieure (Var), l'apport de l'analyse fonctionnelle des industries lithiques, p. 32. - J. Courtin, Le Néolithique de la Provence, p. 92.

Parmi les autres outils, seuls les burins se signalent par leur abondance. Ils renvoient vers le travail du bois, qui paraît donc avoir été très actif. Le reste de l'outillage se partage entre des grattoirs, des racloirs, et quelques perçoirs. Ils ne sont jamais très nombreux. On rencontre également des pièces esquillées. Ce sont des objets difficiles à interpréter. Les esquillements proviennent de percussions répétées, et non de retouches. On a donc longtemps considéré ces pièces comme des outils *a posteriori* car ils auraient été produits secondairement en utilisant un éclat brut, et ne proviendraient donc pas d'un choix initial¹. Les percussions répétées ont en outre effacé les micro-traces qui pourraient fournir des renseignements sur leur utilisation. A la grotte de l'Eglise supérieure, au Néolithique moyen, on a toutefois pu confirmer leur utilisation comme coins à fendre les branches (pourvu qu'elles fussent d'assez petite section)² et dans un tout autre contexte (au Néolithique final) on a pu établir un rapprochement entre les pièces esquillées et les burins³. Dans les deux cas cela semble donc les rattacher au travail du bois (ou de l'os).

En moyenne, les outils ne représentent que 20% environ de l'ensemble du matériel lithique⁴. Le gros des éclats, des lames et des lamelles étaient donc utilisés bruts et seule la tracéologie (l'étude des fameuses micro-traces que leur usage a laissées à leur surface) peut nous permettre d'en connaître la fonction. On sait ainsi que nombre de lames, quand elles ne servaient pas à couper ou à racler des peaux, ont été utilisées pour couper des végétaux souvent qualifiés de tendres et rigides : selon B. Gassin⁵, il pourrait s'agir de jeunes branches de noisetiers, mais aussi de saule, de peuplier ou d'aulne (dont on a retrouvé la trace sous forme de charbons de bois) utilisées entre autres pour nourrir les animaux et servir de litières (aux bêtes comme aux hommes, peut-être). On a pu également évoquer joncs, roseaux et massettes⁶ - que l'on pouvait, comme le saule, utiliser en outre en vannerie.

L'outillage en pierre polie était toujours fabriqué majoritairement dans cette roche verte que l'on disait jadis "durancienne" par référence à la rivière et à ses affluents. Haches et herminettes de cette époque restent le plus souvent de faibles dimensions (4 à 6 cm). Les plus petites d'entre elles (des ciseaux, comme au Néolithique ancien) sont assez nombreuses, ce qui pourrait traduire un essor du travail du bois qui renvoie vers les burins en silex taillé. Toutes ont reçu un polissage intégral.

¹ En ce sens G. Marchand, La néolithisation de l'ouest de la France, caractérisation des industries lithiques, Oxford, British Archaeological Reports, International Series 748, 1999, p. 6.

Plus généralement, sur le sujet, voir F. Le Brun-Ricalens, Les pièces esquillées, état des connaissances après un siècle de reconnaissance, ds Paléo, 18, 2006, pp. 95-114.

En ligne : <https://journals.openedition.org/paleo/181>

R. Furestier, Les industries lithiques campaniformes du sud-est de la France, Thèse, Université d'Aix-Marseille, 2005, Volume 1, p. 88.

En ligne : https://tel.archives-ouvertes.fr/tel-00084729/file/Volume_I_texte.pdf

² B. Gassin, Évolution socio-économique dans le Chasséen de la grotte de l'Église supérieure (Var), l'apport de l'analyse fonctionnelle des industries lithiques, p. 195.

³ R. Furestier, Les industries lithiques campaniformes du sud-est de la France, Thèse, Université d'Aix-Marseille, 2005, Volume 1, p. 51.

En ligne : https://tel.archives-ouvertes.fr/tel-00084729/file/Volume_I_texte.pdf

⁴ S. van Willigen, A. D'Anna, S. Renault et J.-P. Sargiano, Le Sud-Est de la France entre 4400 et 3400 avant notre ère. Sériation céramique et outillage lithique, p. 25.

⁵ B. Gassin, Évolution socio-économique dans le Chasséen de la grotte de l'Église supérieure (Var), l'apport de l'analyse fonctionnelle des industries lithiques, p. 97.

⁶ B. Gassin, L. Astruc, V. Léa, S. Philibert, J.-F. Gibaja Bao, Burins du Chasséen méridional, ds de M. Araujo Iregua, J.-P. Bracco, F. Le Brun-Ricalens (dir.), Burins préhistoriques, formes, fonctionnements, fonctions, Actes de la Table ronde internationale d'Aix-en-Provence, 3-5 mars 2003, Luxembourg, Archéologiques 2, 2006, pp. 319-341, ici p. 329.

En ligne : <https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-00321827/document>

A leurs côtés, on trouve des pics qui ont servi à l'extraction du silex ainsi que des maillets en quartzite, en grès quartzueux ou en roche verte, plus rarement en calcaire¹, qui ont servi à le débiter.

Sur les sites du Chasséen vrai les meules sont toujours bien représentées². Quand on les retrouve en place, elles sont le plus souvent à l'envers, la face plane contre le sol³.

Malgré la présence de cervidés (bien attestés dans les restes de faune), leurs bois semblent avoir été peu employés en dehors de « tampons » reliant les haches à leur manche (destinés à absorber une partie du choc lors de la frappe).

Enfin l'outillage en os peut varier sensiblement d'un site à l'autre, mais il n'offre pas de particularités notables. A la grotte de l'Eglise (supérieure), où il était particulièrement abondant⁴, il a fourni des pointes, des outils mousses (émoussés, lissoirs et brunissoirs pour la poterie par exemple) et des biseaux qui ont pu être utilisés pour tailler le bois, pour travailler l'écorce, pour traiter les peaux ou pour lisser les céramiques en cours de montage⁵. Dans des registres tout aussi divers, on peut encore citer des spatules, des lissoirs, des estèques, des aiguilles à chas, des poinçons et des épingles utilisées vraisemblablement pour la parure...

7.3.2.1.2. Au Néolithique moyen récent.

Au Néolithique moyen récent (4.000-3.700 avant notre ère) se font jour quelques changements plus ou moins significatifs.

Le silex bédoulien continue d'être très largement utilisé, dans des proportions variables d'un site à l'autre mais toujours très importantes. En 1980, A. Beeching a avancé le chiffre énorme de 75% de silex bédoulien contre un peu plus du tiers au Néolithique moyen ancien⁶. Il semble donc que le recours à ce matériau se soit intensifié, peut-être parce que les réseaux avaient eu le temps de se rôder, ou que la population plus dense en permettait une meilleure diffusion. Pour autant, c'est très majoritairement sous forme d'éclats, de lames ou de lamelles brutes qu'on l'utilise. La proportion d'outils en silex bédoulien paraît s'effondrer : de 60% au Néolithique moyen ancien (Chasséen vrai), elle tomberait à 12,5% au Néolithique moyen récent (14 pièces sur 111 selon la sériation de 2011). On ne peut donc pas dire qu'il reste dominant dans l'outillage⁷ ! Le matériau se serait doublement banalisé, d'abord parce qu'il était plus courant, ensuite parce que l'on n'accordait plus la même importance à ses qualités. Cette apparente contradiction (plus abondant, moins recherché) pourrait encore une fois relever des progrès réalisés par la multiplication des agents impliqués dans sa diffusion - et notamment, si l'on en juge par l'exemple de Rocalibert, par l'apparition et la multiplication de centres spécialisés dans l'obtention de lamelles.

Les principales innovations concernent le recours systématique à la chauffe (à un moment donné du processus de débitage des *nucleus*) ainsi que les préformes qui sont à présent dans l'ensemble quadrangulaires et plates. Mais on a vu avec l'exemple de la Combe à Caromb que

¹ A ce propos voir J. Courtin, *Le Néolithique de la Provence*, pp. 188 et s., notamment p. 188 n. 58 pour un maillet en calcaire et n. 62 pour les maillets et pics en roche verte de la vallée du Lergue.

En 1974, J. Courtin avait rattaché l'exploitation des gisements de silex à son Chalcolithique.

² J. Courtin, *Le Néolithique de la Provence*, p. 95.

³ J. Courtin, *Le Néolithique de la Provence*, p. 74.

⁴ B. Gassin, *Évolution socio-économique dans le Chasséen de la grotte de l'Église supérieure (Var), l'apport de l'analyse fonctionnelle des industries lithiques*, p. 31.

⁵ Y. Maigrot, *Cycles d'utilisation et réutilisations : le cas des outils en matières dures animales de Chalain 4*, ds *Préhistoires méditerranéennes*, 2003, 12, p. 197-207.

En ligne : <https://pm.revues.org/191?lang=en>

⁶ S. van Willigen, A. D'Anna, S. Renault et J.-P. Sargiano, *Le Sud-Est de la France entre 4400 et 3400 avant notre ère. Sériation céramique et outillage lithique*, pp. 32, 24.

⁷ S. van Willigen, A. D'Anna, S. Renault et J.-P. Sargiano, *Le Sud-Est de la France entre 4400 et 3400 avant notre ère. Sériation céramique et outillage lithique*, pp. 32 et 25.

l'on peut encore détacher des lames avant chauffage, et qu'en cours de débitage la préforme peut prendre un profil semi-conique...

D'une manière générale, lames et lamelles semblent progresser aux dépens des éclats. Dans la sériation de 2011, elles représentent plus de la moitié de l'ensemble du matériel lithique étudié. Cette progression paraît encore plus nette pour les lamelles, largement privilégiées en outre en tant que supports d'outils.

Ceux-ci sont moins nombreux encore qu'au Chasséen vrai selon la sériation de 2011 (15% contre 19,5%)¹. Les armatures y viennent toujours largement en tête mais leur typologie évolue : à côté des pointes bifaciales sub-losangiques, apparaissent alors des pointes à pédoncule et ailerons (notamment dans la couche 6 de la grotte de l'Église supérieure)². Les armatures bitronconiques géométriques (flèches tranchantes) semblent plus nombreuses (elles apparaissent à Fontbrégoua)³ et témoignent peut-être de relations plus suivies avec le Languedoc.

Parmi les autres outils, les burins connaissent une progression sensible mais restent loin derrière les armatures. On signale toujours des pièces esquillées ainsi que des outils en obsidienne, mais cette dernière vient cette fois-ci de Sardaigne⁴.

L'outillage poli, le matériel de broyage et l'industrie osseuse ne paraissent pas changer de manière significative.

7.3.2.2. La parure.

Les objets de parure sont dans l'ensemble assez pauvres et sans caractère particulier : seules les moules (*Mytilus edulis*), utilisées comme ornement, paraissent avoir connu une répartition assez vaste, atteignant jusqu'à des sites éloignés de la mer. On peut cependant citer quelques pendeloques en os parfois décorées de petites cupules.

L'ocre paraît remarquablement absente, même si elle a parfois été employée pour rehausser quelques décors céramiques.

Sur certains sites (notamment la Combe à Caromb) on trouve de toutes petites haches-herminettes en roche polie percées au talon. Cela rappelle les haches pendeloques connues ici ou là, principalement au Néolithique final. On parlait jadis d'amulettes et on remarquait que leur forme (triangulaire ou trapézoïdale si on les regarde de face, en amande avec une arête longitudinale si on les prend de profil) évoquait le sexe féminin. Aujourd'hui on souligne plutôt qu'il s'agit en général d'objets ayant servi avant d'être transformés en pendeloques : leur plan de coupe est presque toujours très usé. L'aspect utilitaire se révélerait donc important - au point que l'on s'est même demandé parfois s'il s'agissait de parures ou bien simplement d'outils que l'on pouvait accrocher ou suspendre⁵. Toutefois la perforation interdirait ou contrarierait souvent l'emmanchement. La réutilisation d'objets usagés primerait donc. Pour sa part le modèle retrouvé à la Combe présente un trou assez large qui peut faire douter de sa fonction : passage d'un lien ou emmanchement complexe... Quoi qu'il en soit il s'agit d'objets ayant nécessité du travail, car la perforation d'une hache dont la roche avait été choisie en fonction de sa résistance aux chocs et à l'usure devait réclamer patience et endurance : on peut imaginer qu'il y fallait

¹ S. van Willigen, A. D'Anna, S. Renault et J.-P. Sargiano, Le Sud-Est de la France entre 4400 et 3400 avant notre ère. Sériation céramique et outillage lithique, p. 25.

² B. Gassin, Évolution socio-économique dans le Chasséen de la grotte de l'Église supérieure (Var), l'apport de l'analyse fonctionnelle des industries lithiques, p. 23.

³ V. Léa, B. Gassin, J. Linton, Quelles armatures de projectiles pour le midi méditerranéen et ses marges ? p. 166.

⁴ B. Gassin, Évolution socio-économique dans le Chasséen de la grotte de l'Église supérieure (Var), l'apport de l'analyse fonctionnelle des industries lithiques, p. 18.

⁵ Voir par exemple A. Polloni, Parures individuelles et sépultures collectives à la fin du Néolithique en Bassin parisien, ds Préhistoires Méditerranéennes, 14, 2008, pp. 7-8.

En ligne : <http://pm.revues.org/324>

plus d'un foret en silex, et pas mal de temps. Mais on a déjà noté dans le chapitre précédent que la réalisation d'un outil lithique poli, si elle se révélait moins exigeante techniquement qu'un outil taillé, était en revanche particulièrement fastidieuse et dispendieuse en temps de travail. Parmi les objets de parure il faut mentionner la présence de "bracelets" en pierre (calcaire blanc dur ou plus rarement roche vert clair)¹. Ils perpétuent une tradition née au Néolithique ancien : ils étaient déjà connus sur le site de Baratin à Courthézon (où l'on en a retrouvé 6 exemplaires en calcaire blanc et 2 en roche verte) ainsi qu'aux abris Saint-Mitre à Reillanne (3 exemplaires en calcaire blanc). Dans le Luberon et sur ses marges ils paraissent plus nombreux au Néolithique moyen qu'au Néolithique ancien. Tous sont en calcaire blanc dur, urgonien, que l'on retrouve aussi bien sur le plateau sommital du petit Luberon que sur son versant occidental (et notamment le vallon de Vidauque). On en connaît une douzaine, dont huit rien qu'à la grotte des Enfers à Cheval-Blanc². Les autres se répartissent entre Buoux (abri des Seguins, 1 exemplaire)³, Bonnieux (station des Fabrys, 1 exemplaire)⁴, Robion (station des Bastides, 1 exemplaire)⁵ et Lagnes (station de Claparouse, 1 exemplaire)⁶. A. Carry en a en outre ramassé 1 exemplaire hors contexte à la Font Pourquoière à Lacoste⁷. On en a dénombré plusieurs types. Le plus courant au Néolithique moyen est toujours remarquablement fini et poli. C'est celui que l'on rencontre notamment à Buoux et Cheval-Blanc. De forme globalement tronconique, il présente une section sub-triangulaire, l'arête se trouvant vers l'intérieur - ce qui ne devait pas être très confortable, et pose la question de leur fonction réelle⁸. Il peut présenter des facettes à l'intérieur (Cheval-Blanc, Buoux) et parfois une bossette extérieure en relief (Cheval-Blanc). Celle-ci pourrait chercher à imiter l'épaississement de la charnière de la coquille observée sur d'autres "bracelets" réalisés en tests de gastéropodes marins. Deux exemplaires de la grotte des Enfers dont l'un à peu près complet, volontairement asymétrique, évoquent ainsi des tests de spondyle (*Spondylus gaederopus*) que l'on aurait découpés. On trouve au Néolithique ancien comme au Néolithique moyen des "bracelets" réalisés sur des coquilles marines, triton (*Triton nodifer*) ou pétoncle (*Pectunculus*). Mais ils sont très rares dans le Midi méditerranéen : on n'en connaît que six pour le Néolithique ancien, deux pour le Néolithique moyen. A titre de comparaison on a recensé 31 "bracelets" en pierre (dont 26 en calcaire blanc dur) pour le Néolithique ancien et 43 pour le Néolithique moyen (40 dont en calcaire blanc dur). On ne s'explique donc pas très bien pourquoi les Néolithiques auraient passé des heures à tailler et polir des roches vertes et surtout du calcaire dur pour imiter une matière première qu'ils auraient pu se procurer assez facilement, ainsi qu'en témoigne la répartition des coquilles de moules. Peut-être leur réalisation en pierre permettait-elle de s'approprier certaines qualités de la matière minérale, son enracinement, tout en conservant l'esprit de la coquille marine. Ces "bracelets" avaient sans doute en tout cas une grande valeur. A Fontbrégoua, on a vu que les cannibales du Néolithique ancien avaient soigneusement brisé ceux de leurs victimes. Par ailleurs on connaît des exemples de réparations (fragments perforés pour y passer des attaches), et il n'est pas exclu que certains fragments de ces "bracelets" aient été polis en vue de réutilisation sous forme de pendeloques...

¹ J. Courtin, X. Gutherz, Les bracelets de pierre du Néolithique méridional, ds Bulletin de la Société Préhistorique Française (B.S.P.F.), 73, 1, 1976. pp. 352-369, ici spécialement pp. 354, 356, 364-366.

En ligne : http://www.persee.fr/doc/bspf_0249-7638_1976_hos_73_1_8398

² J. Courtin, X. Gutherz, Les bracelets de pierre du Néolithique méridional, pp. 357 (fig. 3) et 359.

³ J. Courtin, X. Gutherz, Les bracelets de pierre du Néolithique méridional, pp. 359.

⁴ J. Courtin, X. Gutherz, Les bracelets de pierre du Néolithique méridional, p. 356.

⁵ J. Courtin, X. Gutherz, Les bracelets de pierre du Néolithique méridional, p. 359.

⁶ J. Courtin, X. Gutherz, Les bracelets de pierre du Néolithique méridional, p.359.

⁷ J. Courtin, X. Gutherz, Les bracelets de pierre du Néolithique méridional, p. 362.

⁸ Parmi d'autres usages proposés, on a évoqué dans le chapitre précédent celui d'anneaux de cheveux. Ces réserves justifient l'usage de guillemets lorsque l'on évoque ces objets.

On a dit qu'un type dominait largement au Néolithique moyen. Il n'est donc pas exclu qu'il y ait eu là aussi des ateliers spécialisés dans la production de ces objets. Les "bracelets" brisés de Fontbrégoua semblent montrer qu'au Néolithique ancien au moins ils étaient intimement liés à la personne qui les portaient. Ils devaient revêtir un caractère identitaire, et sans doute protecteur. Mais ces caractères pouvaient leur être conférés après fabrication. Rien n'interdit donc d'envisager une production dans des ateliers spécialisés. Et la concentration de "bracelets" observée à Cheval-Blanc, dans la grotte des Enfers, pourrait être un indice de la présence de l'un d'entre eux dans le Luberon.

Ce sont bien sûr les exemples de la céramique (à la villa Giribaldi à Nice) et de l'industrie lithique taillée (à la Combe, à Rocalibert...) qui suggèrent la possibilité d'ateliers spécialisés dans la fabrication de ces "bracelets". Mais on verra plus bas que l'on pourrait leur adjoindre l'orientation donnée aux activités vivrières qui, à travers l'essor de l'élevage aux dépens de la chasse, de l'agriculture au détriment de la cueillette, semble privilégier dans tous les cas une économie tournée vers la production de surplus. Les temps mésolithiques semblent bien loin, et même si l'on en est encore bien loin aussi, c'est peut-être là que se trace une première esquisse de notre civilisation occidentale (productiviste et mercantile) créatrice de richesses - mais aussi à termes d'énormes inégalités dans la répartition de celles-ci et de pouvoirs politiques coercitifs, que ne connaissaient pas nécessairement certaines sociétés dites primitives ou archaïques¹. De la même manière que pour l'économie dite de subsistance (permettant en réalité souvent à un groupe humain de satisfaire à moindre effort tous ses besoins)² cette notion de société primitive pose un problème de terminologie - et plus encore lorsqu'on la définit par l'absence de pouvoir politique de commandement et de coercition³. Ainsi que l'a fait remarquer jadis P. Clastres, c'est par rapport à nos critères d'Occidentaux que l'on utilise ces termes, comme si notre type de société constituait l'aboutissement nécessaire et logique de tout processus social, le *nec plus ultra* de son évolution - et que les autres types de société n'en étaient donc que des versions inachevées⁴. Il y a là un ethnocentrisme fort gênant⁵, mais aussi une forme de pensée qui amène à terme à raisonner et à empiler des idées sur des idées davantage que sur des réalités factuelles. C'est un peu, dans une autre dimension, le problème de la philosophie - dont le premier sujet d'étude semble être souvent (tout au moins aux yeux du néophyte) la philosophie elle-même et ses diverses théories, fussent-elles parfaitement fumeuses, plutôt que le monde. Le philosophe devient alors celui qui sait la philosophie, ses jargons et ses façons de penser, plutôt que celui qui s'interroge et exerce son esprit sur ce monde. Je préfère pour ma part la lumineuse définition de P. Valéry déjà citée ici : « *J'estime philosophe tout homme, de quelque degré de culture qu'il soit, qui essaie de temps à autre de se donner une vue d'ensemble, une vision ordonnée de tout ce qu'il sait, et surtout de ce qu'il sait par expérience directe, intérieure ou extérieure.* »⁶

¹ Voir à ce sujet P. Clastres, *La Société contre l'Etat*, Paris, Les Editions de Minuit, 2011 (poche), notamment pp. 9, 13, 158, 168.

Il faut cependant reconnaître que les sociétés amérindiennes étudiées par cet auteur, si elles peuvent paraître porteuses d'une certaine forme de sagesse, n'en possédaient pas moins des rituels, notamment d'initiation par la torture, qui relèvent par ailleurs d'une sorte d'aberration mentale - comme c'est souvent le cas dès que l'humain soumet sa vie aux croyances et aux divinités qu'il a créées pour répondre à sa peur névrotique de la mort.

² P. Clastres, *La Société contre l'Etat*, notamment pp. 12, 16, 162, 165-169.

³ P. Clastres, *La Société contre l'Etat*, pp. 9, 16.

⁴ P. Clastres, *La Société contre l'Etat*, pp. 16, 17.

⁵ P. Clastres, *La Société contre l'Etat*, p. 15.

⁶ F. Lefèvre, *Entretiens avec Paul Valéry*, Paris, Le Livre, 1926, pp. 78-79 (cité ds ABC du bac, Paris, Nathan, 1974, p. 18 avec "j'appelle" au lieu de "j'estime").

On peut rapprocher cette réflexion d'une autre, du même auteur, énoncée quelques années auparavant : « *La philosophie, à mon avis, est la recherche que fait un homme d'une forme qui soit capable de tout ce qu'il sait.* » : P. Valéry, *Philosophie, Cahiers, II*, Paris, NRF-Gallimard (Bibliothèque de la Pléiade), 1973, p. 562 (1920).

7.4. L'HABITAT.

Au Néolithique moyen, l'habitat s'est partagé entre abris sous roche (sans doute occupés saisonnièrement pour la plupart, quelquefois aménagés avec des cloisons)¹ et sites de plein air de plus en plus nombreux.

Ici ou là on a pu relever la présence d'aires empierrées ou pavées de galets. Parfois il semble qu'il ne s'agit pas de simples aires de combustion, comme au Mésolithique, mais bel et bien de sols d'habitats. Sur le site des Clavelles, à quelques centaines de mètres au sud-est de Lurs (Alpes-de-Haute-Provence) A. Müller a retrouvé une aire de 4 m de diamètre qui évoque bien le sol d'une cabane² : empierrée de petits galets de Durance (10 cm de diamètre, la moitié en épaisseur en moyenne) bordée au nord par des trous de poteaux, elle était en effet largement fournie en restes de la vie quotidienne qui devenaient très rares dès lors que l'on s'en éloignait. Sur le site de la Ponchonière à Aubignosc, ce sont de vastes structures domestiques qui ont été fouillées. Il s'agissait de grandes cabanes quadrangulaires de 6 à 7 m de long et 2 à 3 m de large, orientées dos au vent dominant. Elles étaient associées à des séries de trous de poteaux alignés qui laissent penser qu'il s'agissait de cabanes surélevées de quelques dizaines de centimètres par rapport au sol, car le lieu est facilement inondable, avec des faîtières et des toitures à deux pentes. Un habitat très évolué, donc, bien loin des grossières cabanes de la fin de l'âge du bronze retrouvées en Vaunage par M. Py, que nous avons évoquées plus haut. Malheureusement, en raison de leur surélévation et du passage des eaux, aucun mobilier en place n'a été retrouvé à la Ponchonière. Sur le site, qui couvre une quinzaine d'hectares, et spécialement dans les silos qui ont été fouillés, on trouve du matériel qui relève majoritairement du Néolithique final ancien (3.400-2.900/2.800 avant notre ère). C'est donc peut-être un peu arbitrairement que les cabanes avaient d'abord été attribuées au Chasséen, avant que d'autres publications se montrent beaucoup plus circonspectes³. Aujourd'hui on ne sait toujours pas précisément à quelle époque les rattacher. La forme des cabanes comme l'organisation des habitats demeurent donc très mal connues au Néolithique moyen. Tout au plus l'absence d'amoncellements de pierres plaide-t-elle clairement en faveur de cabanes réalisées en matériaux légers : branchages ou clayonnages enduits de torchis pour les murs et les cloisons (à moins que celles-ci recourussent parfois à des peaux tendues) chaume ou torchis encore pour les toitures⁴. Les structures en creux sont fréquentes sans qu'il soit possible le plus souvent d'en définir la nature. Sur le site des Martins à Roussillon, on a reconnu quatre fosses, trois cuvettes, ainsi que deux structures linéaires que

¹ J. Courtin, *Le Néolithique de la Provence*, pp. 56, 58.

² A. Müller, Lurs, Les Clavelles, habitat et sépultures chasséens, ds *Direction des antiquités de la région Provence-Alpes-Côte d'Azur, Notes d'information et de liaison*, 5, 1988, pp. 27-28, ici p. 28.

En ligne : <https://www.culture.gouv.fr/Media/Regions/Drac-Paca/Files/Ressources/Bilan-scientifique-regional/Notes-d-information-et-de-liaison/Notes-d-information-et-de-liaison-1988>

³ A. Müller, L'apparition du Néolithique, ds *Archéologie au pays de Forcalquier* (Collectif), Les Alpes de Lumière, 103, 1990, pp. 19-29. ici p. 22. - A. Müller, La Ponchonière, ds *Recherches Archéologiques en Val de Durance, Travaux de sauvetage sur le chantier de l'autoroute A51* (Collectif), Direction des Antiquités PACA et ESCOTA, 1990, pp. 24-50, spécialement pp. 24, 26, 37, 41. - A. Müller, Aubignosc, La Ponchonière, ds *Gallia Informations*, 1990, Provence-Alpes-Côte d'Azur, pp. 85-86. - J. Vaquer, Néolithique et Age du Bronze, ds *Bilan scientifique de la Région PACA (BSR)*, 1996, pp. 10-12, ici p. 11.

En ligne : <https://www.culture.gouv.fr/Media/Regions/Drac-Paca/Files/Ressources/Bilan-scientifique-regional/1996/Bilan-scientifique-de-la-region-Paca-1996-2e-partie>

⁴ J. Courtin, *Le Néolithique de la Provence*, Mémoires de la Société Préhistorique Française, Tome 11, Paris, Klincksieck, 1974, pp. 55 et s.

En ligne : www.prehistoire.org/offres/file_inline_src/515/515_pj_141216_065628.pdf

l'on a pu lier à des palissages. Deux zones étaient par ailleurs empierrées (une aire et une grande cuvette)¹, mais on n'a pas pu attribuer de fonction précise à ces vestiges.

Même en considérant la durée du Néolithique moyen qui rend très aléatoire toute notion de contemporanéité, le nombre des sites ayant livré du matériel de cette période plaide pour une extension sensible du peuplement. Comme l'a écrit J. Courtin en 1976 « *il n'est guère en Provence de grotte ou d'abri qui n'ait donné de matériel chasséen* »². On parlerait à présent « *de matériel du Néolithique moyen* » mais la réalité demeure inchangée.

Celui-ci a été signalé à Robion (station de Boulon, déjà occupé au Cardial), à Gordes (station des Trois Termes), à Saint-Pantaléon (abri des Clauds Ramiers) aussi bien qu'à Roussillon (stations de la Petite Verrerie, des Martins, de Pied d'Armes et Charlesse), Lacoste (stations des Baquis, de la Font Pourquière), Bonnieux (stations des Fabrys, des Contrats, peut-être des Chapelins), Gargas (station de la Bladayre), ou encore à Cheval-Blanc (grotte des Enfers, vallon et Grande Grotte de Vidauque, site de l'Escaoupré, Baume de Luce, grotte des Epingles). A l'est, à Saint-Martin-de-Castillon (abri du Castillon), à Viens (station de l'Arcouade), à Oppédette (abri de Gournié), à Vachères (stations du Plateau des Moulins et de Chausson) et à Reillanne (abris 2 et 3 de Saint-Mitre), ainsi qu'à Manosque (Vallon de Gaude), et en dehors de notre zone d'étude à la Brillanne (station du Champ du Roi) et à Lurs (stations des Bérards, de la Clède-Giropey et des Clavelles). Au sud-est enfin on a déjà évoqué la grotte du Mourre de la Barque dans le défilé de Mirabeau (Jouques). Et pour rester sur les marges, mais de l'autre côté du Luberon cette fois, on a retrouvé du Néolithique moyen à Lagnes (site de Claparouse), à L'Isle-sur-la-Sorgue (site des Bagnoles) et à Orgon (Baume Rouse)³.

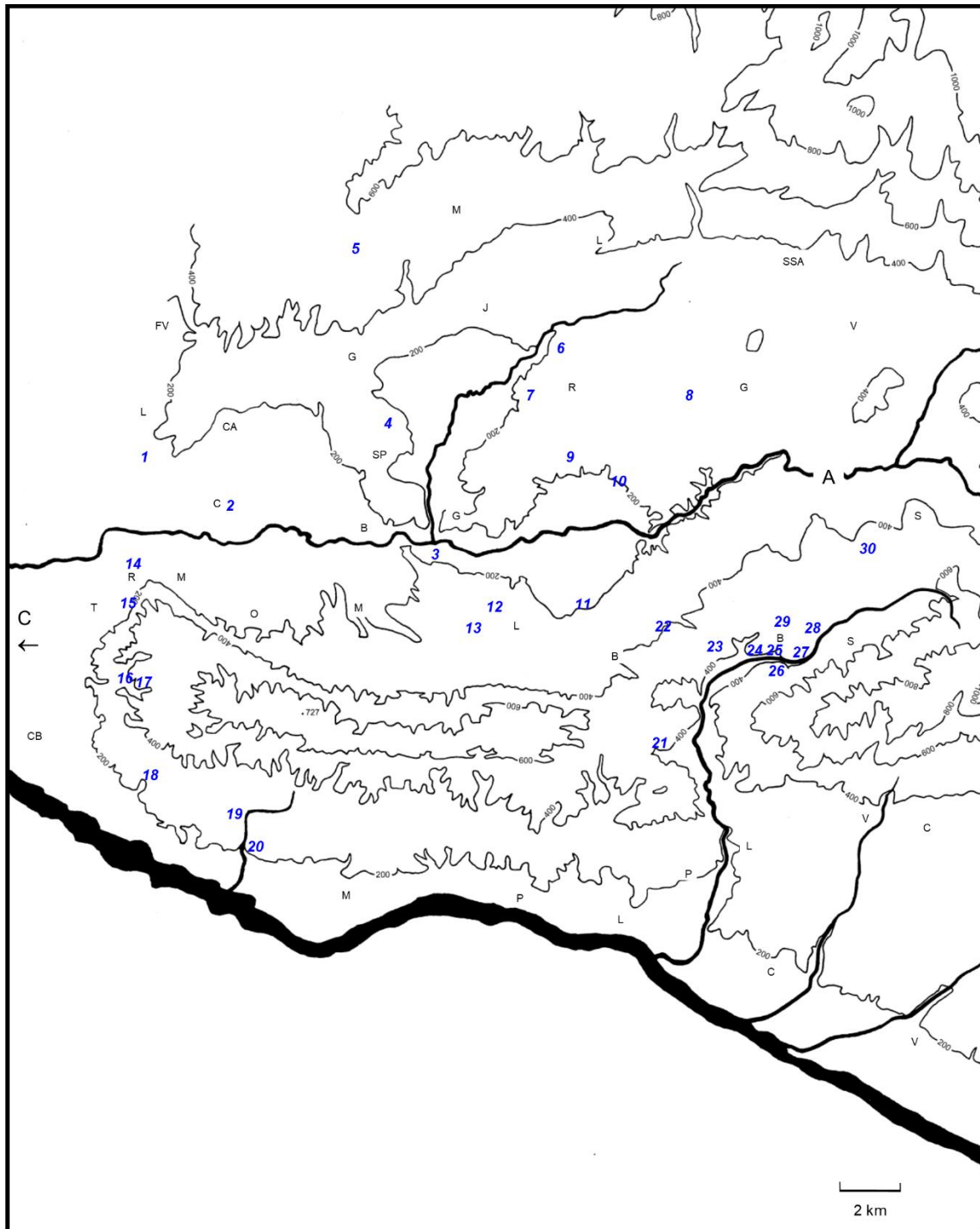
Au cœur même du Luberon, à Buoux, ses traces sont nombreuses dans le vallon de l'Aiguebrun, tant aux Seguins que dans le Chaos des Roches sur la rive gauche cette fois, en aval du Fort de Buoux, ou encore à la Baume de Buoux (sous l'oppidum des Confines, à 350 m à l'est de Saint-Symphorien). Sur le plateau des Claparèdes, en plus de la station de la Brémoude à 1,5 km à l'est de Buoux⁴, certains des grands sites que nous retrouverons au Néolithique final ont également été fréquentés : c'est le cas notamment de Combe Reybaude à Saignon (qui surplombe Rocsalrière où l'on a retrouvé jadis de nombreux vestiges "néolithiques") de l'Illet ou du Gest/Saint-Pons. Il y en avait sans doute bien d'autres, que les divers ramassages effectués depuis la fin du XIXe siècle ont effacés, tout comme ils ont fait disparaître le mobilier de la

¹ V. Léa, C. Georjon, C. Lepère, I. Sénépart, E. Thirault (avec la collaboration de A. Carry, M. Grenet, B. Gassin, L. Bouby, C. Devalque, L. Garaix), Chasséen vaclusien, qui es-tu ? ds J. Buisson-Catil, A. Guilcher, C. Hussey, M. Olive, M. Pagni (dir.), *Vaucluse préhistorique*, Avignon, Barthélémy, 2004, p. 164-200, ici p. 180.

² J. Courtin, Les civilisations néolithiques en Provence, ds J. Guilaine (dir.), *La préhistoire française*, Tome II, Les civilisations néolithiques et protohistoriques de la France, C.N.R.S., 1976, pp. 255-266, ici p. 259.

³ Voir notamment J. Courtin, *Le Néolithique de la Provence*, p. 59, 131 et s. - M.-E. Bellet (dir.), *Notices d'archéologie vaclusienne*, 1, Vallée du Calavon, Avignon, Service départemental d'archéologie, 1990, pp. 65-69 et carte I. - O. Lemerrier, *Le Campaniforme dans le sud-est de la France*, Thèse, Aix en Provence, 2002, Tome 2, Volume 1, pp. 30 et 438, Volume 2, p. 930. - A. Müller, *L'apparition du Néolithique*, ds *Archéologie au pays de Forcalquier* (Collectif), Les Alpes de Lumière, 103, 1990, pp. 19-29. - A. Beyneix, *Sépultures et traditions funéraires du Néolithique en France méridionale*, ds *Bulletin de la Société préhistorique française*, 99, 3, 2002, pp. 631-634. - V. Léa, C. Georjon, C. Lepère, I. Sénépart, E. Thirault (avec la collaboration de A. Carry, M. Grenet, B. Gassin, L. Bouby, C. Devalque, L. Garaix), *Chasséen vaclusien, qui es-tu ?* p. 164-200, ici p. 164 et pp. 172-175, 177-180, 182. - G. Sauzade, *Caractérisation chronoculturelle du mobilier funéraire en Provence au Néolithique final et au Bronze ancien*, ds *Préhistoires méditerranéennes*, 2, 2011, Varia, p. 4. - S. van Willigen, A. D'Anna, S. Renault et J.-P. Sargiano, *Le Sud-Est de la France entre 4400 et 3400 avant notre ère, Sériation céramique et outillage lithique*, Annexe 1A, Catalogue des sites pris en compte dans la sériation, ds *Préhistoires Méditerranéennes*, 2, 2011, Varia, pp. 2, 5, 6, 8-9, 14.

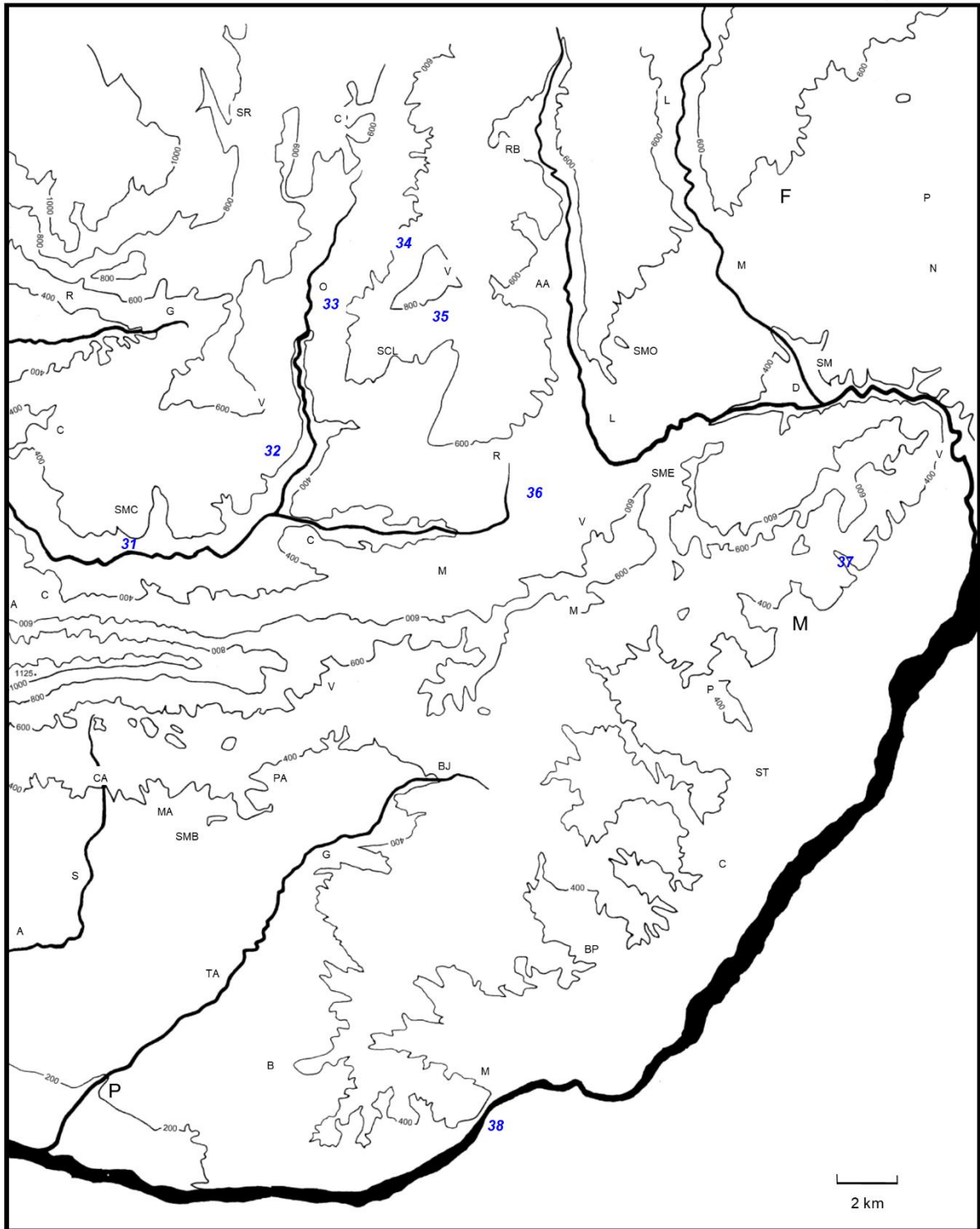
⁴ Sur ce site, on peut notamment consulter E. Blaise, *Economie animale et gestion des troupeaux au Néolithique final en Provence : approche archéozoologique et contribution des analyses isotopiques de l'émail dentaire*, Thèse (version non corrigée) Université de Provence, 2009, Volume I, Texte, pp. 232-237.
En ligne : <https://tel.archives-ouvertes.fr/tel-00402302/document>



PI. 37 : LE LUBERON AU NÉOLITHIQUE MOYEN.

- | | | | |
|-----------------------------|------------------------------------|-------------------------------|---|
| 1. Station de Claparouse | 9. Station de la Petite Verrerie | 17. Grande Grotte (Vidaouque) | 25. Baume Chabaud |
| 2. Puits de Coustellet | 10. Station du Contras | 18. Station de l'Escaoupré | 26. Chaos des Roches |
| 3. Station de Marican | 11. Station des Fabrys | 19. Baume de Luce | 27. Abris des Seguinis |
| 4. Abri des Clauds Ramiers | 12. Station de la Font Pourquoière | 20. Grotte des Epingles | 28. Station de la Brémoude |
| 5. Station des Trois Termes | 13. Station des Baquis | 21. Station de Gest | 29. Station de Bastide Neuve /
Respassat |
| 6. Station de Pied d'Armes | 14. Station des Bastides | 22. Station (?) des Chapelins | 30. Station de Combe
Reybaude |
| 7. Station des Martins | 15. Station de Boulon | 23. Station de l'Illet | |
| 8. Station de la Bladayre | 16. Baume des Enfers | 24. Baume de Buoux | |





31. Abri du Castillon
 32. Station de l'Arcouade
 33. Abri de Gournié

34. Station de Chausson
 35. Station du plateau des Moulins
 36. Abris de Saint-Mitre

37. Station du vallon de Gaude
 38. Grotte du Mourre
 de la Barque

Par leur nombre, les sites du Néolithique moyen marquent une rupture sensible par rapport aux périodes précédentes. On les trouve aussi bien en cavités qu'en plein air, et dans ce dernier cas un peu sur tous les types de reliefs, plaines, vallons, coteaux ou plateaux. C'est ainsi que l'on a pu dire jadis que le Chasséen était partout, même s'il reste en fait beaucoup moins représenté que le Néolithique final. Son abondance s'accompagne apparemment d'un changement important dans le modèle économique : aux côtés d'une économie de subsistance (offrant de vivre confortablement à moindre effort) apparaît et se développe une économie de production tournée vers les échanges...



Baume Chabaud (entre la Baume de Buoux et la Tuilière) où F. Lazard signalait des « vases très anciens, probablement néolithiques » et près de laquelle il a lui-même trouvé de fines lames de silex ainsi qu'une boule en calcaire retouchée, assez vraisemblablement un maillet¹. On mesure là combien les découvertes anciennes, si elles ont permis mettre l'accent sur la richesse de certaines zones, nous ont souvent privés de toute information solide sur celles-ci.

7.5. LES RESSOURCES.

Au Néolithique moyen les ressources produites par l'homme, déjà assez riches au Cardial, semblent s'être étoffées. C'est peut-être ainsi que l'on est passé, lentement et insensiblement, de la prédation à la production.

L'accroissement de la population (profitant des moments de clémence du climat) a peut-être imposé ce choix : il est possible que les terroirs ne fournissent plus assez de ressources à la prédation. Mais on peut envisager une autre hypothèse qui, elle aussi, repose sur le climat.

Les régions du monde où la prédation a réussi à équilibrer la production dans le cadre d'une économie de subsistance bien comprise - assez riche pour satisfaire aux besoins de la communauté (et jusqu'à ses besoins de festivité)² - sont en effet en majorité situées dans des zones où le climat se prête à cette économie. Il nourrit une riche végétation, susceptible d'offrir à la fois des ressources végétales et animales variées. On a vu que c'était sans doute également le cas ici au Mésolithique. Mais les accidents relevés plus haut, au début du Néolithique ancien, vers 5.350, puis autour de 4.000 BC, ont pu changer la donne - même si, pour le moment, le *hiatus* de 4.700-4.400 BC ne semble pas pouvoir être imputé à un changement climatique. Il n'est donc pas irrationnel de penser que c'est la dégradation des conditions naturelles qui a pu pousser l'homme à donner davantage de poids à l'agriculture - comme c'est la présence de conditions exceptionnelles qui avait permis, assez paradoxalement à première vue, son développement. Après les péjorations que nous venons de rappeler, les conditions se sont certes rétablies, mais il était alors peut-être entré dans les coutumes que l'on s'appuyât sur l'agriculture et que l'on cherchât à la développer...

7.5.1. Agriculture et cueillette.

7.5.1.1. L'agriculture.

Quoique toujours très sommaires, les pratiques se sont enrichies de l'écobuage, une technique qui consiste à "peler" le sol en arrachant herbe et mottes de terre qui sont ensuite brûlées ensemble pour fournir de l'engrais.

¹ F. Lazard, Les environs d'Apt préhistoriques, Avignon, Rullière, 1943, p. 13. - J. Courtin, Le Néolithique de la Provence, Mémoires de la Société Préhistorique Française, Tome 11, Paris, Klincksieck, 1974, pp. 131 et s. - A. d'Anna, J. Courtin, R. Coutel, A. Müller, Habitats perchés et enceintes du Néolithique final et Chalcolithique dans le Luberon central (Vaucluse), ds A. d'Anna, X. Gutherz (dir.), Enceintes, habitats ceinturés, sites perchés du Néolithique au Bronze ancien dans le sud de la France et les régions voisines, Actes de la Table-Ronde de Lattes et Aix-en-Provence, 15-18 avril 1987, Mémoire de la Société Languedocienne de Préhistoire, n°2, Montpellier 1989, pp. 165-193, ici p. 166. - V. Léa, C. Georjon, C. Lepère, I. Sénépart, E. Thirault (avec la collaboration de A. Carry, M. Grenet, B. Gassin, L. Bouby, C. Devalque, L. Garaix), Chasséen vauclusien, qui es-tu ? ds J. Buisson-Catil, A. Guilcher, C. Hussy, M. Olive, M. Pagni (dir.), Vaucluse préhistorique, Avignon, Barthélémy, 2004, p. 164-200, ici p. 164.

² Sur ce thème, voir P. Clastres, La Société contre l'Etat, Paris, Les Editions de Minuit, 2011 (poche), notamment pp. 162, 165-169.

Il est d'ailleurs important de noter que dans ces sociétés, le chef ne détient un réel pouvoir politique qu'en cas de guerre ou de disette (*op. cit.*, p. 41).

Tous les brûlis et brûlages successifs auxquels les terres étaient soumises depuis les défrichements devaient cependant les appauvrir assez rapidement, poussant les hommes à chercher de nouvelles terres un peu plus loin, ou parfois tout près, tandis que les anciennes étaient abandonnées ou laissées au pacage. Leurs sols épuisés et brûlés fournissaient alors un terrain très propice à l'expansion des buis, des pins d'Alep et plus encore des chênes à feuillage persistant, chêne vert ou chêne kermès - quand ils n'étaient pas laissés aux moutons et aux chèvres qui, comme à leur habitude, faisaient (momentanément) place nette.

L'homme a continué de cultiver couramment le blé tendre ou blé nu (*Triticum aestivum*) et l'orge polystique à plusieurs rangs de grains (sans doute nus, *Hordeum vulgare* var. *nudum*) du cardial. On les a retrouvés sur le site de Claparouse à Lagnes à la fin du Ve millénaire, où la proportion de céréales restait par ailleurs très faible (un peu moins de 2%)¹. Mais de nouvelles céréales les ont rejoints. C'est l'époque de l'apparition des grains vêtus. L'escourgeon (ou orge polystique à grains vêtus, *Hordeum vulgare*) est venu se mêler à la variété à grains nus². L'amidonnier à grain vêtu (*Triticum turgidum* subsp. *dicoccum*) et dans son sillage l'engrain ou petit épeautre (*Triticum monococcum*) ont également fait leur apparition en Provence. Originaire du croissant fertile, l'amidonnier a été retrouvé entre autres à Lagnes à la fin du Ve millénaire, à Salernes (Fontbrégoua) dans le Var et à Montpezat dans les Alpes-de-Haute-Provence au début du IVe millénaire³. Plus tôt on le rencontrait déjà sur le site de Gonvillars en Haute-Saône (civilisation du Néolithique ancien rubané)⁴ au bout du grand axe alpin Danube-Rhin-Rhône⁵. L'amidonnier a sans doute été la céréale la plus semée durant l'Antiquité : on l'a identifié au *kusset* de l'Ancien Testament, à l'*olyra* des Grecs ou au *far* des Latins⁶. De nos jours il est encore cultivé en Europe centrale, dans les Balkans, en Espagne et en Afrique du Nord où il est mélangé à d'autres céréales... L'engrain, ou petit épeautre, ou grain vêtu (*Triticum monococcum*) était lui aussi présent à Gonvillars vers 4.800 avant notre ère : céréale secondaire en dépit d'une assez remarquable capacité à se satisfaire de sols médiocres, on l'a toujours rencontré en association avec l'amidonnier et il est fort possible qu'il n'ait pas été planté intentionnellement⁷.

¹ L. Bouby, V. Léa, Exploitation de la vesce commune (*Vicia sativa* L.) au Néolithique moyen dans le sud de la France, ds ScienceDirect, Comptes-Rendus Palevol, 5, 8 (décembre 2006), pp. 973-980, ici p. 977.

En ligne : https://www.researchgate.net/profile/Laurent_Bouby/publication/248554337_Exploitation_de_la_vesce_commune_Vicia_sativa_L_au_Neolithique_moyen_dans_le_Sud_de_la_France/links/5a5c994e45851545027911af/Exploitation-de-la-vesce-commune-Vicia-sativa-L-au-Neolithique-moyen-dans-le-Sud-de-la-France.pdf

² J. Erroux, Les débuts de l'agriculture en France, les céréales, ds J. Guilaine (dir.), La préhistoire française, Tome II, Les civilisations néolithiques et protohistoriques de la France, C.N.R.S., 1976, pp. 186-191, ici p. 190.

L'orge à grains vêtus allait devenir prépondérante à l'âge du bronze.

³ L. Bouby, V. Léa, Exploitation de la vesce commune (*Vicia sativa* L.) au Néolithique moyen dans le sud de la France, p. 977. - J. Erroux, Les débuts de l'agriculture en France, les céréales, p. 188.

Voir aussi J. Courtin, Le Néolithique de la Provence, Mémoires de la Société Préhistorique Française, 11, Paris, Klincksieck, 1974, p. 95.

En ligne : www.prehistoire.org/offres/file_inline_src/515/515_pj_141216_065628.pdf

⁴ J. Guilaine, La France d'avant la France, Paris, Hachette, 1980, p. 44.

Sur ce site : P. Pétrequin, Interprétation d'un habitat néolithique en grotte : le niveau XI de Gonvillars (Haute-Saône), ds Bulletin de la Société Préhistorique Française (B.S.P.F.), 71, 2, 1974, pp. 489-534.

En ligne : https://www.persee.fr/doc/bspf_0249-7638_1974_hos_71_2_8282

Il convient de vieillir la datation du site (autour de 4.000 BC proposée en 1974, *op. cit.*, pp. 522-523) d'au moins 800 ans au regard des tables de calibration plus récentes.

⁵ Le périple de Jason, les Argonautiques, devait décrire quelques millénaires plus tard ce grand axe naturel, de la même façon que l'Odyssée décrivait l'itinéraire maritime...

⁶ J. Erroux, Les débuts de l'agriculture en France, les céréales, p. 188.

⁷ J. Erroux, Les débuts de l'agriculture en France, les céréales, pp. 186-187.

L'expansion des grains vêtus, et spécialement de l'amidonner, va de pair avec le développement de l'habitude de griller des céréales. A l'origine, cette pratique avait pour but de séparer les grains de leurs balles¹ : en plaçant les épis sur une aire de galets fortement chauffés, celles-ci se consumaient et libéraient les grains dont la capacité de conservation se trouvait par ailleurs accrue. La méthode n'avait pas que des avantages. Lorsque les pierres étaient trop brûlantes, les grains carbonisés étaient perdus pour les hommes préhistoriques - mais pas pour les archéologues, et surtout pour les carpologues auxquels ils fournissent de précieux renseignements ! La technique en tout cas a connu un tel succès que la torréfaction du *far*, ritualisée, constituait l'une des coutumes immémoriales de Rome : Pline fait de Numa Pompilius (premier roi de Rome après Romulus et fondateur légendaire des cultes romains) le créateur de cette coutume religieuse, ce qui prouve qu'elle se perdait pour lui dans la nuit des temps. Mais Pline pour autant n'ignorait pas l'utilisation du feu pour séparer les balles des grains : « ... le far, le mil, le panic, ne peuvent être nettoyés sans être passés au feu ; aussi les sème-t-on crus, avec leurs enveloppes. On conserve le far dans l'épi pour le semer, sans le passer au feu »².

Aux côtés des céréales, on trouve une autre catégorie de plantes, parfois très bien représentée au Néolithique moyen. Les études les ont longtemps un peu délaissées au profit des premières. Il s'agit des légumineuses. Il y a peu, on les rattachait encore à la cueillette. Leur fréquence constituait alors un argument en faveur du maintien de celle-ci parmi les activités fondamentales. Pourtant, déjà pendant le Sauveterrien récent (6.600-5.350), à Salernes (Fontbrégoua) leur abondance et leur variété (vesces, gesses, lentilles...) avait suggéré, sinon une mise en culture, au moins des pratiques végétales visant à favoriser leur venue en arrachant les mauvaises herbes autour d'elles³. Certains avaient donc depuis longtemps posé la question d'une mise en culture au Néolithique moyen sinon au Néolithique ancien. L'apparition de fèves sur certains sites⁴ allait déjà en ce sens. Les découvertes effectuées sur le site de Claparouse à Lagnes ont levé le doute⁵. Dans un fond de fosse, il y avait un gros dépôt de plus de 10.000 semences et fragments de semences. Mélangé du matériel lithique et céramique plus ou moins brisé, il a été interprété comme un rejet domestique plutôt qu'un reste de stockage. Or il a livré une énorme majorité (98%) de légumineuses. En dehors d'une petite dizaine de gesses

¹ A ce sujet voir l'excellente description de M. Lorblanchet et L. Génot (avec la collaboration de J. Erroux), Quatre années de recherches préhistoriques dans le Haut-Quercy, ds Bulletin de la Société des Etudes littéraires, Scientifiques et Artistiques du Lot, XCIII, 2, avril-juin 1972, pp. 71-101, ici p. 92.

En ligne : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k9771380t/f54.image>

² Pline, Histoire Naturelle, XVIII, II, 2 et XVIII, X, 9.

En ligne : <http://remacle.org/bloodwolf/erudits/plineancien/livre18.htm>

³ M. Barbaza, Les civilisations postglaciaires, La vie dans la grande forêt tempérée, Paris, La maison des roches, 1999, pp. 31 et s. [ouvrage repris ds J. Clottes (dir.) La France préhistorique, un essai d'histoire, Paris, Gallimard, 2010.] - L. Bouby, Le genévrier (*Juniperus sp.*) ; une plante alimentaire au Mésolithique ? ds J. Buisson-Catil, A. Guilcher, C. Hussey, M. Olive, M. Pagni (dir.), Vaucluse préhistorique, Avignon, Barthélémy, 2004, p. 125.

Aussi D. Binder, J. Courtin, Nouvelles vues sur les processus de néolithisation dans le sud-est de la France, « Un pas en avant, deux pas en arrière », ds J. Guilaine, J. Courtin, J.-L. Roudil (dir.), Premières communautés paysannes en Méditerranée occidentale, Paris, CNRS, 1987, p. 491-499.

<http://books.openedition.org/editionscnrs/1121?lang=fr>

Encore une fois, le terme de végéiculture employé dans ces pages n'a aucun rapport avec la récente "agriculture biologique végétalienne" qui tend de nos jours à accaparer sur la toile le champ sémantique du mot.

⁴ B. Gassin, Évolution socio-économique dans le Chasséen de la grotte de l'Église supérieure (Var), Apport de l'analyse fonctionnelle des industries lithiques, Paris, CNRS, 1996, p. 16.

⁵ L. Bouby, V. Léa, Exploitation de la vesce commune (*Vicia sativa L.*) au Néolithique moyen dans le sud de la France, ds Comptes-Rendus Palevol, 5, 8 (décembre 2006), pp. 973-980.

En ligne : https://www.researchgate.net/profile/Laurent_Bouby/publication/248554337_Exploitation_de_la_vesce_commune_Vicia_sativa_L_au_Neolithique_moyen_dans_le_Sud_de_la_France/links/5a5c994e45851545027911af/Exploitation-de-la-vesce-commune-Vicia-sativa-L-au-Neolithique-moyen-dans-le-Sud-de-la-France.pdf

chiches (*Lathyrus cicera*) et de gesses cultivées (*Lathyrus sativus*), l'essentiel appartient est constitué par des vesces cultivées (*Vicia sativa*). Ce qui n'est pas sans poser quelques questions. En effet, comme toutes les légumineuses, elles contiennent autour de 25% de protéines. A ce titre, elles pourraient compléter l'apport carné ou équilibrer une alimentation fondée sur les céréales. Mais les vesces (comme les gesses d'ailleurs) sont toxiques, au moins pour les animaux monogastriques comme nous (dotés d'une seule poche stomacale, à la différence des ruminants). Dans l'histoire, elles ont donc surtout servi à la nourriture du bétail, à Rome par exemple, sous forme de fourrage vert (plante complète). On ne peut donc écarter cette utilisation des légumineuses au Néolithique moyen aussi. Il serait même possible alors de la mettre en relation avec le développement des ressources tirées du lait, notamment sous la forme de fromages bien attestés par la présence de faisselles en céramique. Mais il ne faut pas oublier qu'au Mésolithique récent, où leur fréquence a suggéré la possibilité d'une forme de végéculture, les légumineuses concernées ne pouvaient servir qu'à la consommation humaine. Il faut donc considérer qu'une longue tradition les plaçait parmi les plantes comestibles, au moins occasionnellement.

On pourrait aller un peu plus loin. L'estomac des jeunes bovidés se comporte comme celui des animaux monogastriques jusqu'au sevrage¹ - qui intervient un peu moins de trois mois après leur naissance pour les veaux (aujourd'hui, 83 jours en moyenne). Il est donc très possible que l'ingestion trop précoce de légumineuses pour forcer le sevrage (dans le but de se réserver le lait) leur soit nocive. Chez les rats un régime alimentaire composé de 50% de légumineuses entraîne un retard de croissance. Ceci pourrait fournir l'une des causes du nanisme relatif des premiers animaux domestiques, que l'on a souvent souligné. Encore faudrait-il que les légumineuses aient été utilisées au Proche-Orient lors de la domestication des bovidés, ce qui n'est pas établi... mais l'hypothèse mériterait d'être examinée.

7.5.1.2. La cueillette.

En tout cas, l'apport du site de Claparouse se révèle déterminant pour notre perception des activités. Au final en effet, si l'on considère les légumineuses comme des plantes cultivées, il semble bien qu'il ne faudrait pas accorder une grande importance à la cueillette.

Mais peut-être doit-on reconsidérer complètement le champ de celle-ci, comme on l'a entrevu plus haut en évoquant la probabilité de la pratique de la feuillée pour nourrir le bétail². Dans ces conditions, la cueillette pourrait encore représenter une part importante de l'activité, surtout si on prend en compte les glands.

Dans tous les cas, on peut imaginer que l'extension des zones de culture et de pacage a dû repousser et éloigner les zones de cueillette. Cela a pu contribuer à limiter la pratique de cette activité - comme celle de la chasse - en la rendant bien moins performante.

Un processus d'accroissement de l'activité agricole aurait donc pu s'engager au tout début du Néolithique ancien (crise de 5.350 BC), qui aurait tendu à s'auto-alimenter et à s'auto-renforcer lentement. Pendant ce Néolithique ancien sur certains sites (Fontbrégoua à Salernes par exemple) la prédation fournissait encore une part notable des ressources - même en viande, avec 40% estimés. Au Néolithique moyen, il semble que l'on est passé à une économie de production, dans une certaine mesure soucieuse de rendement. Soutenu sinon encouragé par l'accroissement de la population, ce passage pourrait être le résultat d'un choix délibéré ou bien, plus

¹ Voir à ce titre S. André, Comment le veau nouveau-né devient un ruminant, INRA, Département Physiologie animale et Systèmes d'élevage, 2014 (085).

En ligne : <http://www.phase.inra.fr/Toutes-les-actualites/Comment-le-veau-nouveau-ne-devient-un-ruminant>

² S. Thiébaud, L'apport du fourrage d'arbre dans l'élevage depuis le Néolithique, ds *Anthropozoologica*, 40, 1, 2005, pp. 95-108, en particulier pp. 99 et 102.

En ligne : sciencepress.mnhn.fr/sites/default/files/articles/pdf/az2005n1a4.pdf

vraisemblablement, s'être imposé à travers la duplication de comportements coutumiers. On peut envisager que ceux-ci aient été associés à des croyances, l'homme ayant souvent tendance à ritualiser ses activités, à les placer sous l'égide de ses dieux, pour tenter d'en assurer le succès.

7.5.2. Élevage, chasse et pêche.

7.5.2.1. L'élevage.

Avec l'agriculture (dont les gros travaux au moins devaient s'effectuer en commun) l'élevage s'est donc imposé comme le principal pourvoyeur de ressources.

Si l'on considère les animaux retrouvés dans les dépotoirs de cette époque, les ovicapridés sont restés dominants par le nombre d'individus (37 à 74% des restes décomptés à la grotte de l'Eglise à Baudinard selon B. Gassin en 1996)¹, mais les bovidés sont également bien représentés (12 à 16%) et devaient fournir une part importante des ressources carnées compte tenu de leur poids. On considère souvent que c'est là que les premiers troupeaux de bovidés ont fait leur apparition.

Les suidés, parmi lesquels il est toujours difficile de différencier les sangliers et les porcs - et parmi ces derniers les animaux semi-sauvages ou redevenus sauvages des animaux domestiques - demeuraient loin derrière (4 à 14%). Ceci tendrait à les placer majoritairement parmi le gibier, la chasse ayant perdu beaucoup de son importance. Le statut semi-sauvage des suidés pourrait expliquer comme le nombre élevé d'armatures (pointes de flèches) observé dans le matériel alors que la chasse ne comptait plus beaucoup parmi les ressources du Néolithique moyen.

Les restes de chien se retrouvent partout. Il semble pourtant que le chien de berger ne soit pas connu avant les temps historiques². Ce serait donc pour l'élimination de certains restes (os, abats inutilisables) et la lutte contre les prédateurs rôdant au voisinage de l'habitat qu'il aurait été employé - sans parler bien évidemment de la chasse.

7.5.2.2. La chasse.

Celle-ci apparaît très diversement selon les sites. A Roucadour, dans le Lot, elle fournissait plus de 91 % des restes animaux au Néolithique moyen. Mais à la grotte de l'Eglise (supérieure), à Baudinard, dans le Var, ce pourcentage variait de 9,8 % jusqu'à 36 % selon les niveaux du Néolithique moyen considérés³. Les animaux chassés dépendaient du contexte environnemental. A la grotte de l'Eglise, le cerf prédominait : selon les niveaux il représentait de 45 % à 66 % des restes des animaux chassés. Sur ce site cheval, sanglier, bouquetin, chamois, chevreuil, castor, renard, lièvre ou lapin n'ont donné lieu qu'à des captures occasionnelles. Grand bœuf sauvage (aurochs), ours brun, blaireau, chat sauvage, lynx ou loup étaient absents. Naturellement, sur ce site, la forte représentation du cerf a des répercussions positives sur les ressources en viande fournies par la chasse. Les situations sont cependant très contrastées. En 1974, J. Courtin indiquait en effet pour la chasse des chiffres de 5 à 10 % des restes animaux à

¹ B. Gassin, *Évolution socio-économique dans le Chasséen de la grotte de l'Église supérieure (Var), l'apport de l'analyse fonctionnelle des industries lithiques*, Paris, CNRS, 1996, p. 32.

² J. Guilaine, *La France d'avant la France*, p. 31.

On a récemment trouvé dans la Crau, parmi les vestiges de grandes bergeries antiques, des clochettes qui devaient garnir des colliers de chiens. Mais il n'a pas été possible naturellement de définir s'il s'agissait là de bergers ou de chiens utilisés pour la garde et la protection des troupeaux contre d'éventuels prédateurs : voir en tout cas le passionnant article d'O. Badan, J.-P. Brun et G. Congès, *Bergeries antiques de la Crau*, ds *Archéologia*, n° 309, février 1995, pp. 52-59 et spécialement p. 57.

³ V. Léa, B. Gassin, J. Linton, *Quelles armatures de projectiles pour le midi méditerranéen et ses marges ? Milieu Vème - milieu IVème millénaire*, ds *Gallia Préhistoire* 51, 2009, pp. 155-177, ici tableau II p. 171.

En ligne : https://www.persee.fr/doc/galip_0016-4127_2009_num_51_1_2477

la Grotte Murée (Montpezat, Alpes-de-Haute-Provence)¹ située juste de l'autre côté du Verdon...

Ces distinctions se retrouvent d'ailleurs parmi les animaux domestiques. La représentation des ovicapridés et des bovidés est en effet assez différente : alors qu'à la Grotte Murée les premiers comptent pour 50 à 70 % et les seconds pour 15 à 25%, à la grotte de l'Eglise leur nombre s'équilibre².

Cela pourrait être lié à la fonction différente des sites. Comme l'a fait remarquer B. Gassin, a grotte de l'Eglise n'est peut-être pas une grotte-bergerie³ : l'industrie lithique y est beaucoup plus fournie et l'élevage des ovicapridés n'y répond pas forcément des mêmes objectifs qu'à la Grotte Murée⁴. Dans ce cas-là, il faudrait admettre que les sites principaux (comme la grotte de l'Eglise) auraient recouru davantage à la chasse que les simples sites de pacage comme Fonbrégoua à Salernes. Mais la situation de la Grotte Murée se prête remarquablement mal à l'installation d'une bergerie⁵. Le statut des deux sites reste donc à préciser.

On pourrait donc encore lire dans ces différences très sensibles le goût de certains groupes pour certaines activités. Il faudrait certes ici qu'il se fût perpétué pendant des générations, mais ce pourrait être un témoin de l'importance de la tradition parmi ces groupes - en même temps que de leur individualité, par ailleurs bien difficile à appréhender...

A la grotte de l'Eglise enfin, le chiffre de 36 % des restes animaux relevant de la chasse dans la couche 4 tranche lui-même assez résolument sur les autres niveaux (15 à 19 % au maximum)⁶ et il est possible de se demander s'il ne faudrait pas l'associer à un accident, du type épizootie, qui aurait pu frapper les troupeaux et imposer un recours accru à une activité déjà traditionnellement fort prisée par le groupe qui occupait les lieux.

7.5.2.3. La pêche.

Enfin il convient de rajouter à ces ressources celles de la pêche. Du fait de la fragilité des vestiges qui lui sont associés (pour l'essentiel des vertèbres de poisson) celle-ci a souvent été sous-estimée⁷.

Elle était sans doute pratiquée de manière plus intensive sur le littoral - probablement jusqu'en haute mer d'après les espèces de poissons qui ont pu être identifiées.

Mais la pêche en rivière, en lac ou en étang offraient aux populations de l'intérieur des ressources annexes qu'elles ne pouvaient ignorer. C'était le cas des communautés prospérant autour du vallon de l'Aiguebrun comme de celles qui vivaient auprès des vastes étendues d'eau calme que la nature avait lentement forgées le long des cours d'eau. Nous avons déjà eu l'occasion d'évoquer ces dernières dans la vallée du Calavon vers la Virginière-Marican à Goult, comme dans celle du Laval en amont du verrou de Malconseil-Serres, à la limite des communes de Vaugines et Cadenet⁸.

¹ J. Courtin, *Le Néolithique de la Provence*, p. 92.

² J. Courtin, *Le Néolithique de la Provence*, p. 92.

³ B. Gassin, *Évolution socio-économique dans le Chasséen de la grotte de l'Église supérieure (Var), l'apport de l'analyse fonctionnelle des industries lithiques*, p. 32.

⁴ B. Gassin, *Évolution socio-économique dans le Chasséen de la grotte de l'Église supérieure (Var), l'apport de l'analyse fonctionnelle des industries lithiques*, p. 17.

⁵ J. Courtin, *Le Néolithique de la Provence*, p. 109.

⁶ V. Léa, B. Gassin, J. Linton, *Quelles armatures de projectiles pour le midi méditerranéen et ses marges ? Milieu Vème - milieu IVème millénaire*, tableau II p. 171.

⁷ J. Courtin, *Le Néolithique de la Provence*, p. 92.

⁸ Pour Marican (ou Maricamp) : J. Barroul, *Monographie de Saignon*, ds *Cahiers 5 de Luberon Nature* (collectif), 1979, sans lieu, Luberon Nature, p. 12.

Pour le vallon du Laval, au carrefour de la D45 et de la D 135, communication verbale d'A. Müller sur les lieux, après sondage, en 1988.

Truites et écrevisses, mais aussi comme au Mésolithique anguilles et tortues d'eau (cistudes) n'en devaient pas moins contribuer aux menus des populations riveraines.

7.6. LES PRATIQUES FUNÉRAIRES.

Comme pour répondre à la variété de l'habitat, les pratiques funéraires semblent également assez diverses.

7.6.1. Le cadre.

L'inhumation se faisait souvent sur l'aire même de l'habitat, parfois dans de petites grottes, ou bien encore dans ce qui apparaît comme des structures isolées.

Parmi les premières, on peut citer le site des Martins à Roussillon : c'est dans la zone de l'habitat que l'on a retrouvé quatre sépultures individuelles. Elles présentaient néanmoins des modes d'inhumation différents. Ceci accrédirait l'hypothèse d'une fréquentation étalée dans le temps mettant en scène différents groupes, ou bien d'une différenciation entre individus d'un même groupe. Au Vallon de Gaude, à Manosque, trois fosses renfermaient chacune un individu mais on n'a signalé cette fois aucune différence¹.

Parmi les secondes, on peut retenir l'abri de la Baume de Buoux (déjà fugitivement occupé au Paléolithique). Fouillé en 1884, il a pour sa part livré une douzaine de squelettes inhumés en position repliée, genoux ramenés au menton, d'une taille variant entre 1,48 m et 1,69 m². La variété du matériel qui y a parfois été évoquée - jusqu'à un vase en métal³ - plaide cependant pour une fréquentation à diverses époques, et il est impossible de savoir combien de corps relevaient du Néolithique moyen. Celui-ci cependant est bien attesté par un beau vase à anses en flûte de Pan. On pourrait lui adjoindre une aiguille en os, large, plate, recourbée et munie d'un double chas de plusieurs millimètres d'ouverture. Elle aurait servi à coudre des peaux ensemble. Tous deux sont aujourd'hui perdus. Deux autres vases à anses en flûte de Pan (polytubées) ont été découverts à moins d'un kilomètre de là dans le Chaos des Roches, toujours

¹ Martins : G. Sauzade, Caractérisation chronoculturelle du mobilier funéraire en Provence au Néolithique final et au Bronze ancien, ds Préhistoires méditerranéennes, 2, 2011, Varia, p. 4.

En ligne : <http://pm.revues.org/581>

V. Léa, C. Georjon, C. Lepère, I. Sénépart, E. Thirault (avec la collaboration de A. Carry, M. Grenet, B. Gassin, L. Bouby, C. Devalque, L. Garaix), Chasséen vaclusien, qui es-tu ? ds Vaucluse préhistorique (Collectif), Avignon, Barthélémy, 2004, p. 164-200, ici p. 180.

Gaude : G. Sauzade, Caractérisation chronoculturelle du mobilier funéraire en Provence au Néolithique final et au Bronze ancien, p. 4.

G. Bérard, P. Boissinot, M. Gazenbeek, Manosque, vallon de Gaude, ds Direction des antiquités de la région Provence-Alpes-Côte d'Azur, Notes d'information et de liaison, 7, 1991, pp. 33-40.

En ligne : <https://www.culture.gouv.fr/Media/Regions/Drac-Paca/Files/Ressources/Bilan-scientifique-regional/Bilan-scientifique-de-la-region-Paca-1991>

² BH. Nicolas, Une excursion à Bonnieux et à Buoux, ds Mémoires de l'Académie de Vaucluse, 1885, pp. 214-223, ici pp. 220 et s.

En ligne : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k5744374c/f1.image>

J. Courtin, Le Néolithique de la Provence, Mémoires de la Société Préhistorique Française, Tome 11, Paris, Klincksieck, 1974, pp. 59, 61, 131, 135.

En ligne : www.prehistoire.org/offres/file_inline_src/515/515_pj_141216_065628.pdf

³ L. Rochetin, La vallée de l'Aiguebrun, le rocher du Fort de Buoux, la combe de Lourmarin, ds Mémoires de l'Académie de Vaucluse, 1894, pp. 125-162, ici p. 135.

En ligne (MAV 1894) : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k57460472/f3.image>

à Buoux (Grotte Dangereuse et Grotte du Feu), dans un contexte difficile à préciser mais peut-être funéraire¹. C'est également le cas à la Baume des Enfers à Cheval pour l'exemplaire d'anse en flûte de Pan qui y a été retrouvé².

Pour les structures isolées enfin, c'est un puits funéraire qui a été découvert en 1930 à Cabrières d'Avignon (Coustellet) en creusant une gravière. Profond de 6,50 m, il contenait deux squelettes accroupis superposés, des débris de poterie, des ossements (de bœuf et de chien) ainsi qu'une lame de silex et un percuteur³.

D'une manière générale, il semble qu'on a privilégié les inhumations individuelles au Néolithique moyen. En 2002, dans le résumé de sa thèse, A. Beyneix avait noté en Roussillon une volonté de regrouper les cadavres en un lieu commun qui était sensible à partir de 4.900 avant notre ère. Et en Provence il avait relevé la présence de tombes doubles ou contenant plusieurs sujets. En 2011 pourtant G. Sauzade n'a reconnu aucune véritable inhumation collective dans le catalogue qu'il a utilisé pour définir les pratiques funéraires du Néolithique moyen et du Néolithique récent⁴.

Si l'on prend le cas de la Baume de Buoux, il y aurait donc eu fréquentation à diverses époques. Au demeurant le matériel qui a été rapporté paraît bien le confirmer. L'apparente unité du rite funéraire (en décubitus latéral fléchi) n'est pas ici très significative car c'est un mode d'ensevelissement ou de dépôt qui est extrêmement courant depuis la préhistoire ancienne. Le Néolithique moyen, même si du matériel a permis de l'individualiser, n'y représente donc pas nécessairement une part importante. Peut-être n'était-il même pas représenté parmi les inhumations, la grotte ayant tout aussi bien pu servir d'abri à cette époque. Là encore, l'absence de description précise ne permet pas d'aller plus loin.

On connaît cependant bien d'autres exemples d'inhumation en grottes. Mais il s'agit souvent d'habitats (ce que l'on ne peut pas exclure ici) et c'est à ce titre que l'on doit parler encore de succession d'inhumations individuelles plutôt que de sépultures collectives. Pour A. Beyneix, on profitait sans doute de l'abandon de la cavité entre deux occupations temporaires pour y déposer la dépouille d'un membre du groupe qui venait de mourir⁵. On quittait donc probablement l'abri après l'inhumation. Les abris ayant accueilli plusieurs ensevelissements ne traduiraient donc que les nombreuses réoccupations temporaires des mêmes abris rupestres. On retrouve donc la notion de semi-sédentarité déjà évoquée. Cela toutefois n'exclut pas la possibilité d'ensevelissements quasi-simultanés dans le cas d'accidents, de maladies ou

¹ J. Courtin, *Le Néolithique de la Provence*, p. 131.

Sur le site, voir aussi H. Bonnetain, *Le Chaos (Buoux, Vaucluse), Etude des découvertes anciennes*, Mémoire de maîtrise, Université de Provence, Aix-en-Provence, 1988 ; *L'âge du bronze en Provence (Bronze ancien - Bronze moyen)*, DEA, Maison de la Méditerranée et des Sciences Humaines, Aix-en-Provence, 1989.

² G. Sauzade, J. Buisson-Catil, avec la collaboration de P.-J. Texier, S. Renault, R. Guilbert, *Préhistoire en Luberon*, ds *Courrier scientifique du parc naturel régional du Luberon*, 1, 1997, pp. 77-98, ici fig. 6 p. 86.

En ligne : documents.irevues.inist.fr/bitstream/handle/2042/57991/CS_1997_1_77.pdf

³ S. Gagnière, L. Vareilles, *Puits funéraire néolithique de Coustelet à Cabrières d'Avignon (Vaucluse)*, *Cahiers d'Histoire et d'Archéologie*, Nîmes, 1, 1931, p. 113-117.

En ligne : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k6566004k/f7.image>

J. Courtin, *Le Néolithique de la Provence*, p. 135. - G. Sauzade, *Caractérisation chronoculturelle du mobilier funéraire en Provence au Néolithique final et au Bronze ancien*, p. 4.

⁴ A. Beyneix, *Sépultures et traditions funéraires du Néolithique en France méridionale*, ds *B.S.P.F.*, 99, 3, 2002, pp. 631-634, ici pp. 631 et 632.

En ligne : https://www.persee.fr/doc/bspf_0249-7638_2002_num_99_3_12723

G. Sauzade, *Caractérisation chronoculturelle du mobilier funéraire en Provence au Néolithique final et au Bronze ancien*, ds *Préhistoires méditerranéennes*, 2, 2011, Varia, p. 5.

En ligne : <http://pm.revues.org/581>

⁵ A. Beyneix, *Sépultures et traditions funéraires du Néolithique en France méridionale*, p. 631.

d'épidémies, voire d'intoxications, sans que l'on puisse encore pour autant parler de sépulture collective parce que le lieu d'ensevelissement n'avait pas une vocation exclusivement funéraire. Il y a des cas d'inhumations multiples également sur les sites de plein air. On l'a vu aux Martins à Roussillon sans qu'il soit possible d'établir un lien chronologique entre les divers ensevelissements. Bien qu'il soit en-dehors du cadre de cette étude, le site des Clavelles, à quelques centaines de mètres au sud-est de Lurs (Alpes-de-Haute-Provence), mérite une mention. Il relève sans doute en effet, pour sa part, de la situation de maladie ou d'épidémie que nous venons d'entrevoir. On y a retrouvé, dans l'aire d'un habitat (une aire empierrée de 4 m de diamètre, bordée au nord de trous de poteaux et abondamment fournie en restes mobiliers) une fosse de 1 m de long, 0,80 m de large et 0,60 m de profondeur, qui abritait les restes de 5 individus. On y aurait inhumé d'abord deux jeunes enfants de 3 à 5 ans aux corps étroitement imbriqués (l'un en décubitus latéral droit et l'autre en décubitus latéral gauche) puis un troisième enfant âgé de 7 à 9 ans (décubitus latéral droit) séparé des deux premiers par une couche de sédiment, puis encore deux adultes (décubitus latéral droit). Les dommages causés par les labours n'ont pas permis de dire si les deux adultes ont été inhumés simultanément ou successivement, mais dans ce dernier cas les deux inhumations auraient été très rapprochées¹. Plutôt qu'une sépulture collective, ces vestiges évoquent une suite de décès accidentels très rapprochés, à la suite d'une maladie ou d'une intoxication.

L'ensevelissement en fosse n'est pas la seule pratique attestée. Toujours dans le cadre de sépultures individuelles, on rencontre parfois des structures funéraires, en grottes ou en plein air. Parmi elles, bien qu'elle se situe comme les Clavelles à l'extérieur de notre zone d'étude, on peut ranger la grotte d'Unang dans les gorges de la Nesque. En 1954, M. Paccard y a rapporté la mise au jour d'une mandibule d'adolescent au fond d'une fosse profonde, au fond empierré, fermée par une dalle². Toujours en marge du Luberon, dans l'abri de Gournié à Oppédette comme dans l'abri n°2 de Fraischamp à La Roque-sur-Pernes³, ce sont des caissons en pierre (cistes) qui ont accueilli les corps ou ce qui en avait été conservé.

Le cas de Coustellet est bien différent puisqu'il s'agit de deux dépôts successifs dans la même structure (une sorte de puits, voire un vrai puits réutilisé en sépulture) sans rapport apparent avec un habitat⁴. G. Sauzade, qui l'a évoqué, l'a rapproché d'autres exemples de ces puits qui

¹ A. Müller, Lurs, Les Clavelles, Habitat et sépultures chasséens, ds Réunion annuelle des archéologues, 25-26 février 1989, Notes d'information et de liaison, 5, 1998, Direction des Antiquités de la région PACA, Marseille 1989, pp. 27-28.

En ligne : <https://www.culture.gouv.fr/Media/Regions/Drac-Paca/Files/Ressources/Bilan-scientifique-regional/Notes-d-information-et-de-liaison/Notes-d-information-et-de-liaison-1988>

G. Sauzade, Caractérisation chronoculturelle du mobilier funéraire en Provence au Néolithique final et au Bronze ancien, ds Préhistoires méditerranéennes, 2, 2011, Varia, p. 4.

² M. Paccard, La grotte d'Unang, Gorges de la Nesque, Malemort, Vaucluse, ds Cahiers ligures de Préhistoire et d'Archéologie, 3, 1954, pp. 3-27. - G. Sauzade, Caractérisation chronoculturelle du mobilier funéraire en Provence au Néolithique final et au Bronze ancien, p. 5.

³ Gournié : J. Courtin, Le Néolithique de la Provence, p. 115. - A. Beyneix, Sépultures et traditions funéraires du Néolithique en France méridionale, p. 632.

On a retrouvé dans le caisson formé par des dalles en calcaire (ciste) une anse en flûte de Pan qui associe la structure au Néolithique moyen chasséen.

Abri n°2 de Fraischamp : M. Paccard, Étude d'un peuplement de vallée du Néolithique ancien au IIe Âge du Fer : le vallon de Fraischamp (commune de La Roque-sur-Pernes, Vaucluse), Cahiers Ligures de Préhistoire et d'Archéologie, 1957, 6, p. 113-154. - G. Sauzade, Caractérisation chronoculturelle du mobilier funéraire en Provence au Néolithique final et au Bronze ancien, ds Préhistoires méditerranéennes, 2, 2011, Varia, p. 4. - A. Beyneix, Sépultures et traditions funéraires du Néolithique en France méridionale, p. 632.

Il y avait là, en milieu chasséen, plusieurs caissons en lauzes.

⁴ S. Gagnière, L. Vareilles, Puits funéraire néolithique de Coustellet à Cabrières d'Avignon (Vaucluse), Cahiers d'Histoire et d'Archéologie, Nîmes, 1, 1931, p. 113-117.

En ligne : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k6566004k/f7.image>

tous paraissent avoir connu plusieurs utilisations sépulcrales, pour la plupart deux comme à Coustellet¹. A Coustellet les deux squelettes étaient complets, quoique clairement disposés à deux niveaux différents dans le remplissage du puits. Mais plus souvent, les restes du premier individu déposé dans le puits étaient alors incomplets. On a vu plus haut, à Unang, que c'était une pratique assez courante du Néolithique moyen (en tout cas d'un Néolithique moyen) de n'ensevelir qu'une partie du corps à laquelle on a paru accorder une importance particulière, un peu comme une relique - dans le cas d'Unang, une simple mandibule. Mais ici cela concerne toujours l'ensevelissement le plus profond. Plusieurs hypothèses se présentent donc. On pourrait d'abord envisager que l'ensevelissement partiel correspondait à une pratique ancienne, abandonnée lors des seconds ensevelissements dans ces structures. Il semble toutefois qu'il ne devait s'écouler beaucoup de temps entre les deux, sans quoi l'emplacement se fût perdu (et probablement la structure elle-même). On pourrait ensuite imaginer que le second ensevelissement imposait un remaniement au cours duquel une partie des restes du premier étaient dispersés. Comme cela a été observé plusieurs fois on pourrait percevoir là la trace de quelque rituel. Enfin, on peut considérer qu'il y avait préméditation. On aurait placé les restes incomplets d'un premier individu en prévoyant de leur adjoindre plus tard ceux, complets cette fois, d'un autre individu - le tout pour des raisons sociales et religieuses qui nous échappent. Dans tous les cas - et surtout les deux derniers - même si l'on ne peut parler encore d'inhumation collective, on tend à s'en rapprocher peu à peu puisqu'un même lieu est déjà dévolu à plusieurs ensevelissements au sein d'un même rituel. La démarche vers la sépulture collective, déjà presque achevée en Roussillon, et qui allait triompher en Provence au Néolithique final, paraît donc bel et bien engagée.

7.6.2. Les pratiques.

La diversité des pratiques funéraires demeure importante. Elle concerne même le traitement des corps. L'inhumation primaire reste la plus courante, mais sur certains sites on a pratiqué la crémation partielle ou totale. A l'abri de Gournié à Oppédette on a parlé de décarnation par crémation avant ensevelissement. Dans le vallon de Gaude à Manosque une des fosses sépulcrales renfermait des ossements humains qui avaient été brûlés à 800° C², ce qui correspond à un feu assez maigre, avec du bois bien enflammé mais peu de braises (pour mémoire un feu de bois bien lancé ou la flamme d'un briquet dégage une chaleur de 1000° C). La fosse contenait également des charbons de bois ainsi que du matériel lithique rubéfié - mais ses parois argileuses ne l'étaient pas, ce qui indique que la crémation avait eu lieu à l'extérieur de celle-ci. Sur le site des Bagnoles à l'Isle-sur-la-Sorgue enfin, certaines structures ont fourni des ossements humains fragmentés et brûlés³. A-t-on fait disparaître ainsi les restes que l'on n'ensevelissait pas ou s'agit-il d'une pratique en soi ? Cela rappelle les restes du vallon de Gaude à Manosque. Pour le moment, on reste dans l'expectative d'autres sites, d'autres traces...

¹ G. Sauzade, Caractérisation chronoculturelle du mobilier funéraire en Provence au Néolithique final et au Bronze ancien, p. 4.

² G. Bérard, P. Boissinot, M. Gazenbeek, Manosque, vallon de Gaude, ds Direction des antiquités de la région Provence-Alpes-Côte d'Azur, Notes d'information et de liaison, 7, 1991, pp. 33-40, ici p. 35.
En ligne : <https://www.culture.gouv.fr/Media/Regions/Drac-Paca/Files/Ressources/Bilan-scientifique-regional/Bilan-scientifique-de-la-region-Paca-1991>

³ G. Sauzade, Caractérisation chronoculturelle du mobilier funéraire en Provence au Néolithique final et au Bronze ancien, p. 5.

J.-P. Sargiano, S. Van Willigen, A. D'Anna, S. Renault, K. Hunger, M. Woerle-Soares, R. Gaday, Les Bagnoles à l'Isle-sur-la-Sorgue (Vaucluse), Aspects nouveaux dans le Néolithique moyen du midi de la France, ds Gallia Préhistoire, 52, 2010. pp. 193-239, ici p. 227.

En ligne : https://www.persee.fr/doc/galip_0016-4127_2010_num_52_1_2473

Pour certains cette diversité des pratiques ou des rites semble correspondre à des statuts sociaux différents. Dans quelques cas on aurait trace d'une véritable structure funéraire de prestige. Les coffres de pierre mentionnés plus haut pourraient en fournir une ébauche. Mais il y a beaucoup plus. Sur le site de Saint-Jean-du-Désert, dans l'est de Marseille, sur les rives du ruisseau de la Bombinette qui se jetait au sud dans l'Huveaune après avoir sautillé entre La Fourragère et Saint-Barnabé, on a retrouvé un ciste (caisson de pierre) disposé sur le sol, sous un tumulus entouré d'une ceinture de pierres placées en parement¹. Malheureusement, ces vestiges n'ont pas été rattachés à une séquence particulière d'un Néolithique moyen pris dans une acception assez vaste (4.500-3.500 avant notre ère). Ils pourraient donc tout aussi bien se rattacher au Néolithique récent et annoncer ses structures élaborées, comme le dolmen de l'Ubac à Goult (dans la vallée du Calavon, entre Marican et l'abri Soubeyras) dont on peut faire remonter la construction vers 3.300 avant notre ère². C'est encore à la fin du Néolithique moyen ou au début du Néolithique récent, entre 3.800 et 3.600 avant notre ère, que l'on peut situer les stèles anthropomorphes retrouvées notamment à Goult et à Gargas - et bien sûr à Puyvert pour les plus célèbres d'entre elles³. On hésite pareillement sur la datation de certaines statuettes en terre cuite, dont un bel exemplaire a été retrouvé hors contexte par A. Carry aux Fabrys à Bonnieux, en un point où Néolithique moyen et Néolithique final sont tous deux représentés⁴. Leur aspect bisexué semble écarter l'hypothèse de simples jouets préhistoriques et privilégier la représentation d'une divinité, peut-être liée à la fécondité. Tout ceci traduit bien sans doute la richesse de l'arrière-plan culturel à la fin du Néolithique moyen et au début du Néolithique récent - avant que la région soit plus ou moins sinistrée par une crise climatique frappant vers le 36e ou le 35e siècle. Nous y reviendrons plus loin.

Même s'il se pose alors avec elles un problème de continuité entre 3.600 et 3.300, qui va de pair avec une raréfaction des sites connus (au point que l'on a parfois, là encore, parlé de *hiatus*) avec les stèles anthropomorphes et peut-être l'exemple de Saint-Jean-du-Désert (si l'on doit retenir la datation haute) la réalisation de structures monumentales semble bien engagée à la fin du Néolithique moyen ou au début du Néolithique récent - à la gloire de certains individus ou de la tribu tout entière à travers eux, cela on ne saurait bien sûr le dire. Au départ au moins il aurait pu tout aussi bien s'agir simplement des manifestations d'un respect particulier accordé à une personne jugée très importante par la communauté, ou par certains membres de celle-ci. De respect ou - pourquoi pas, si cela ne concernait que quelques personnes - d'amour ? Ne rêvons pas trop... L'homme a bâti plus de Panthéon que de Taj Mahal. Ce qui est sûr en tout cas, c'est que le mobilier funéraire ne suit pas, il ne paraît pas renvoyer d'écho du prestige déployé dans

¹ A. Beyneix, Sépultures et traditions funéraires du Néolithique en France méridionale, ds B.S.P.F, 99, 3, 2002, pp. 631-634, ici p. 632.

² G. Sauzade, Caractérisation chronoculturelle du mobilier funéraire en Provence au Néolithique final et au Bronze ancien, pp. 4, 5 et 13.

<http://pm.revues.org/581>

³ Pour Goult (Ponty, juste au-dessus du Calavon, à quelques centaines de mètres au nord de la gare de Bonnieux) : S. Gagnière, J. Granier, Nouvelle stèle anthropomorphe néolithique trouvée près de Goult, Vaucluse, ds Mémoires de l'Académie de Vaucluse, 1979, pp. 53-56.

Pour Gargas : C. Bosansky, A. D'Anna, Deux nouvelles stèles néolithiques en Provence : Beyssan à Gargas (Vaucluse), ds Bulletin de la Société Préhistorique Française (B.S.P.F.), 112, 1, 2015, pp. 145-147.

En ligne : https://www.persee.fr/doc/bspf_0249-7638_2015_num_112_1_14497

Le site de Beyssan, ou Beïssan, se trouve à 1,2 km environ à l'est de Gargas.

Pour Puyvert : S. Gagnière, Informations archéologiques, circonscription d'Aix-en-Provence, ds Gallia préhistoire, 4, 1961, pp. 337-386, ici pp. 350-351.

En ligne : https://www.persee.fr/doc/galip_0016-4127_1961_num_4_1_1198

On ignore toujours précisément où ces stèles ont été trouvées.

⁴ A Carry, Bonnieux, Découverte d'une statuette aux Fabrys, ds M.-E. Bellet (dir.), Notices d'archéologie vaclusienne, 1, Vallée du Calavon, Avignon, Service départemental d'archéologie, 1990, p. 24.

la structure : à la différence du Néolithique ancien et de ses fantastiques parures portées en collier ou cousues sur des coiffes ou des bonnets, rassemblant jusqu'à 4000 perles et plusieurs centaines de colombelles et de dentales¹, on ne trouve pas ici de matériel auquel on pourrait accorder un caractère ostentatoire, en dehors peut-être de quelques pièces en quartz hyalin (déjà connues au Néolithique ancien) qui pourraient tout aussi bien relever des curiosités. Comme les pratiques funéraires, le mobilier des tombes est pourtant extrêmement varié. On peut trouver des armatures (pointes de flèches) en silex, des haches polies (plus rares), des outils en os (poinçons), des objets de parure (perles, pendeloques, canines de sanglier perforées), de la céramique, les restes osseux de pièces de viande ayant très probablement constitué des offrandes alimentaires... mais rien finalement qui suggère que le prestige possédât déjà des attributs matériels, en-dehors du cadre que l'on offrait parfois au défunt. Peut-être simplement n'y avait-il rien qui pût jouer ce rôle. Là encore, ce sera pour plus tard - au Néolithique récent et surtout final.

7.7. UN ÉLAN BRISÉ.

Au Mésolithique l'homme vivait immergé dans la nature, il prenait ce qu'elle lui offrait et se comportait comme un élément de celle-ci, parmi tant d'autres.

Au Néolithique il a commencé à vouloir s'assurer en quantité les ressources de certaines plantes, de certains animaux. Assurer la quantité pour se rassurer, mais aussi pour pouvoir peupler l'espace, et s'offrir ainsi la possibilité d'entraides.

Il ne faut pas oublier qu'en dehors de la notion de combat à outrance pour la vie entre les espèces et jusqu'à l'intérieur de chaque espèce (*struggle for existence*) fortement diffusée parce qu'elle justifiait les ambitions dominatrices et colonisatrices de certains pays, la notion d'entraide figurait déjà dans certains travaux de Darwin, en particulier pour l'homme : « *Le peu de force corporelle de l'homme, son peu de rapidité de locomotion, sa privation d'armes naturelles, etc., sont plus que compensées, premièrement, par ses facultés intellectuelles, qui lui ont permis, alors qu'il était à l'état barbare, de fabriquer des armes, des outils, etc. ; et secondement, par ses qualités sociales, qui l'ont conduit à aider ses semblables et à en être aidé en retour* »².

Le choix apparemment productiviste du Néolithique moyen portait cependant en lui ses limites : à terme, au-delà de l'entraide recherchée, les groupes, les communautés, allaient entrer en concurrence et en conflit. L'accroissement de la population n'y serait sans doute pas pour rien, le contrôle des terroirs devenant crucial. La guerre allait naître - on en a les traces un peu plus tard, au Néolithique final - et avec elle des chefs investis d'un pouvoir de commandement et de coercition potentiellement inconnu jusque-là (sinon peut-être sur le modèle amérindien en temps de disette)³ qu'ils s'emploieraient bien sûr par la suite à essayer de rendre permanent.

¹ I. Sénépart, Le Néolithique ancien, Les roches vertes, la parure, les colorants, ds J. Buisson-Catil, A. Guilcher, C. Hussy, M. Olive, M. Pagni (dir.), *Vaucluse préhistorique*, Avignon, Barthélémy, 2004, pp. 155-159, ici p. 156. Il faut cependant noter qu'en 2002 O. Lemerrier n'a pas reconnu de Néolithique ancien cardial à La Balance et a rattaché au Néolithique moyen chasséen l'occupation du site précédant le Néolithique final : O. Lemerrier, *Le Campaniforme dans le sud-est de la France*, Thèse, Aix en Provence, 2002, Tome 2, Volume 2, fiche 278 p. 881. En ligne : https://tel.archives-ouvertes.fr/tel-00087323/file/Tome_2_-_Catalogue_-_Volume_2.pdf

² C. Darwin, *La descendance de l'homme et la sélection naturelle*, Paris, Reinwald et Cie, 1891, pp. 65-66. En ligne : <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k201302b>

Sur ce thème, on peut lire également P. Kropotkine, *L'entraide, Un facteur de l'évolution*, Paris, Hachette et cie, 1910, Introduction, notamment p. IX et p. XIII pour le témoignage de W. Bates, proche collaborateur de Darwin. En ligne [Les Editions Invisibles, sans lieu (?) sans date (?) p. 12 et p. 16 conformes aux pages citées ci-dessus de l'édition de 1910] :

https://fr.wikisource.org/wiki/L%E2%80%99Entraide,_un_facteur_de_l%E2%80%99%C3%A9volution

³ P. Clastres, *La Société contre l'Etat*, Paris, Les Editions de Minuit, 2011 (poche), notamment p. 41.

Une différenciation sociale plus marquée était peut-être déjà en marche au Néolithique moyen ancien. Certains auteurs ont en effet rattaché à une fonction d'affichage pour leur utilisateur la diversité des armatures (pointes de flèches) que l'on observe dès le Néolithique moyen ancien¹. Ce n'est pas tout. Dans sa perspective productiviste, parce que le milieu naturel laissait peu de répit à ses activités (les mauvaises herbes envahissant les cultures, les prédateurs menaçant les troupeaux) c'est sans doute là que l'homme a cessé de se considérer comme un élément du Tout. Il s'est extrait du milieu naturel - tout au moins dans son esprit, car dans sa réalité il en est resté extrêmement dépendant, et il l'est toujours. La catastrophe de Fukushima a dramatiquement rappelé en 2011 que toute la technologie de l'homme ne pèse pas bien lourd face à un soubresaut de la Terre. Quelles que fussent, quelles que soient encore, ses illusions de domination, son ego d'espèce, l'homme ne peut s'émanciper de sa condition de mammifère terrestre de taille moyenne avec tout ce que cela implique de contraintes quant à sa vie - ou à sa survie.

Au Néolithique ancien et moyen en tout cas, la nature (qui était auparavant la grande pourvoyeuse de tous ses besoins) a dû devenir peu à peu une ennemie, un milieu hostile. Elle l'est restée, et toutes les philosophies, toutes les religions (et spécialement les grandes religions monothéistes) ont opposé à l'envi nature et humanité en plaçant cette dernière à part. Même un P. Valéry, pourtant souvent si clairvoyant, a pu écrire « *la nature va son chemin qui n'est pas le nôtre* »². Eh si, pourtant - et pour une raison bien simple : il n'y en a pas d'autre. Il n'y a qu'une planète pour l'humain, et la vie y suit le chemin de l'évolution - avant-hier avec les dinosaures, aujourd'hui avec l'homme... Il y a seulement eu un appauvrissement du nombre d'espèces dominantes, qui s'est réduit à une seule, mais cela ne fait que rendre celle-ci plus fragile, comme toute forme de vie très évoluée.

Au Néolithique moyen l'homme a achevé sa révolution, selon le mot que G. Childe avait placé dans un ouvrage dont le titre (*Man makes himself*) écartait toute création divine tout en plaçant quand même l'espèce à part de la nature³.

Le prédateur opportuniste et nomade du Mésolithique, économe de son temps et de ses efforts, a cédé la place à un producteur sédentaire prêt à payer - et souvent très cher en termes d'efforts et de contraintes - une indépendance toute relative vis-à-vis de son environnement naturel.

Mais les temps, et surtout le temps, étaient encore cléments au Néolithique moyen (malgré l'accident de 5.350 BC et le hiatus de 4.700-4.400 BC). En dépit de façons agricoles encore rudimentaires, l'homme a réussi à prospérer, à occuper l'espace et y imprimer sa marque, à y pulluler même d'une certaine manière : on l'a vu, l'homme du Néolithique moyen chasséen était partout...

Tout cela pourtant restait extrêmement fragile, et tout allait basculer au Néolithique récent. Les équilibres environnementaux allaient être rompus - pas par l'homme, non, mais par le climat

¹ V. Léa, B. Gassin, J. Linton, Quelles armatures de projectiles pour le midi méditerranéen et ses marges ? Milieu Vème - milieu IVème millénaire, ds Gallia Préhistoire 51, 2009, pp. 155-177, ici p. 174 : « ... *la diversification des groupes typologiques, qu'on ne peut uniquement expliquer par des considérations fonctionnelles, pourrait procéder de fonctions d'affichage.* »

² P. Valéry, Eros, ds Cahiers, II, Paris, NRF-Gallimard (Bibliothèque de la Pléiade), 1974, p. 471 (1923). Il a toutefois bien cerné le problème en affirmant par ailleurs « *Nous sommes une espèce qui a passé à l'offensive contre la nature* » : P. Valéry, Bios, ds Cahiers, II, Paris, NRF-Gallimard (Bibliothèque de la Pléiade), 1974, p. 736 (1924).

³ V. G. Childe, *Man Makes Himself*, Londres, Watts and Co, 1936, pp. 36 et s.

En ligne : <https://archive.org/download/ManMakesHimself/ManMakesHimself.pdf>

Voir aussi P. Sénécal, Histoire de l'interprétation de la transition néolithique, Évolution des théories, modèles et hypothèses, Mémoire présenté à la Faculté des études supérieures et postdoctorales, en vue de l'obtention du grade de maîtrise ès sciences en anthropologie, Université de Montréal, Montréal, P. Sénécal, 2010, pp. 46 et s.

En ligne : https://papyrus.bib.umontreal.ca/xmlui/bitstream/handle/1866/4443/Senecal_Pierre_2010_memoire.pdf?sequence=2&isAllowed=y

qui allait changer une fois de plus¹. Et la crise serait terrible, l'humain serait balayé de certaines régions - la Franche-Comté, par exemple... En Provence, et dans le Luberon, il allait également plier, reculer, il allait devoir se chercher des refuges pour survivre. Avant, lentement, de repartir à la conquête de son monde au Néolithique final. Pour retomber, au Chalcolithique et à l'âge du bronze. Et repartir. Encore. Obstinément. Dans la même direction, toujours, parce que celle-ci entre temps avait profondément imprégné la coutume - et parce que la coutume est un dieu jaloux. C'est ce que l'on va découvrir dans les chapitres qui suivent.

¹ En ce sens J. Courtin, *Le Néolithique de la Provence*, p. 323 : « *Les gisements voisins [de la Grotte Murée à Montpezat], Grotte « C », Grotte « G », Grotte de l'Eglise inférieure et supérieure (Baudinard, Var), tous habités par les Chasséens à l'extrême fin de la période atlantique et au début du SubBoréal, montrent des successions de foyers lessivés inclus dans des couches argileuses.* »

M. Escalon de Fonton a en outre relevé dans les grottes du Pertus II à Méailles (Alpes-de-Haute-Provence) et de la Madeleine à Villeneuve-les-Maguelonne (Hérault) ainsi que dans les abris de Saint-Marcel à Marseille une importante série d'effondrements qui ont chaque fois écrasé les niveaux du Chasséen : M. Escalon de Fonton, *Les séquences sédimento-climatiques du Midi méditerranéen du Würm à l'Holocène*, ds *Bulletin du Musée d'Anthropologie préhistorique de Monaco*, 14, 1967 (1969), pp. 124-185, ici p. 142 (Saint-Marcel), p. 160 (Madeleine) pp. 160-162 (Pertus II).

Table des matières du chapitre 7

CHAP. 7 : LE NÉOLITHIQUE MOYEN.....	1
7.1. TERMINOLOGIE, CHRONOLOGIE.....	1
7.1.1. Entre 4.700 et 4.400 BC, le pré-Chasséen.....	2
7.1.2. Entre 4.400 et 4.000 BC, le Chasséen vrai, ou Néolithique moyen du type Chassey.	3
7.1.3. Entre 4.000 et 3.700 BC, le Néolithique moyen du type de La Roberte.....	4
7.1.4. Entre 3.700 et 3.400 BC, un Néolithique récent.	4
7.2. CLIMAT ET VÉGÉTATION.	5
7.3. LA CULTURE MATÉRIELLE.....	8
7.3.1. La poterie.....	8
7.3.1.1. Caractères généraux.	8
7.3.1.2. La poterie du Chasséen vrai.	10
7.3.1.3. La poterie du Néolithique moyen type La Roberte.	14
7.3.1.4. La poterie du Néolithique récent.	15
7.3.2. L'outillage et la parure.	15
7.3.2.1. L'outillage.....	15
7.3.2.1.1. Au Néolithique moyen ancien.....	17
7.3.2.1.2. Au Néolithique moyen récent.	21
7.3.2.2. La parure.	22
7.4. L'HABITAT.....	25
7.5. LES RESSOURCES.	29
7.5.1. Agriculture et cueillette.....	29
7.5.1.1. L'agriculture.	29
7.5.1.2. La cueillette.	32
7.5.2. Élevage, chasse et pêche.	33
7.5.2.1. L'élevage.....	33
7.5.2.2. La chasse.	33
7.5.2.3. La pêche.	34
7.6. LES PRATIQUES FUNÉRAIRES.	35
7.6.1. Le cadre.....	35
7.6.2. Les pratiques.	38
7.7. UN ÉLAN BRISÉ.....	40